

EXCELSIOR

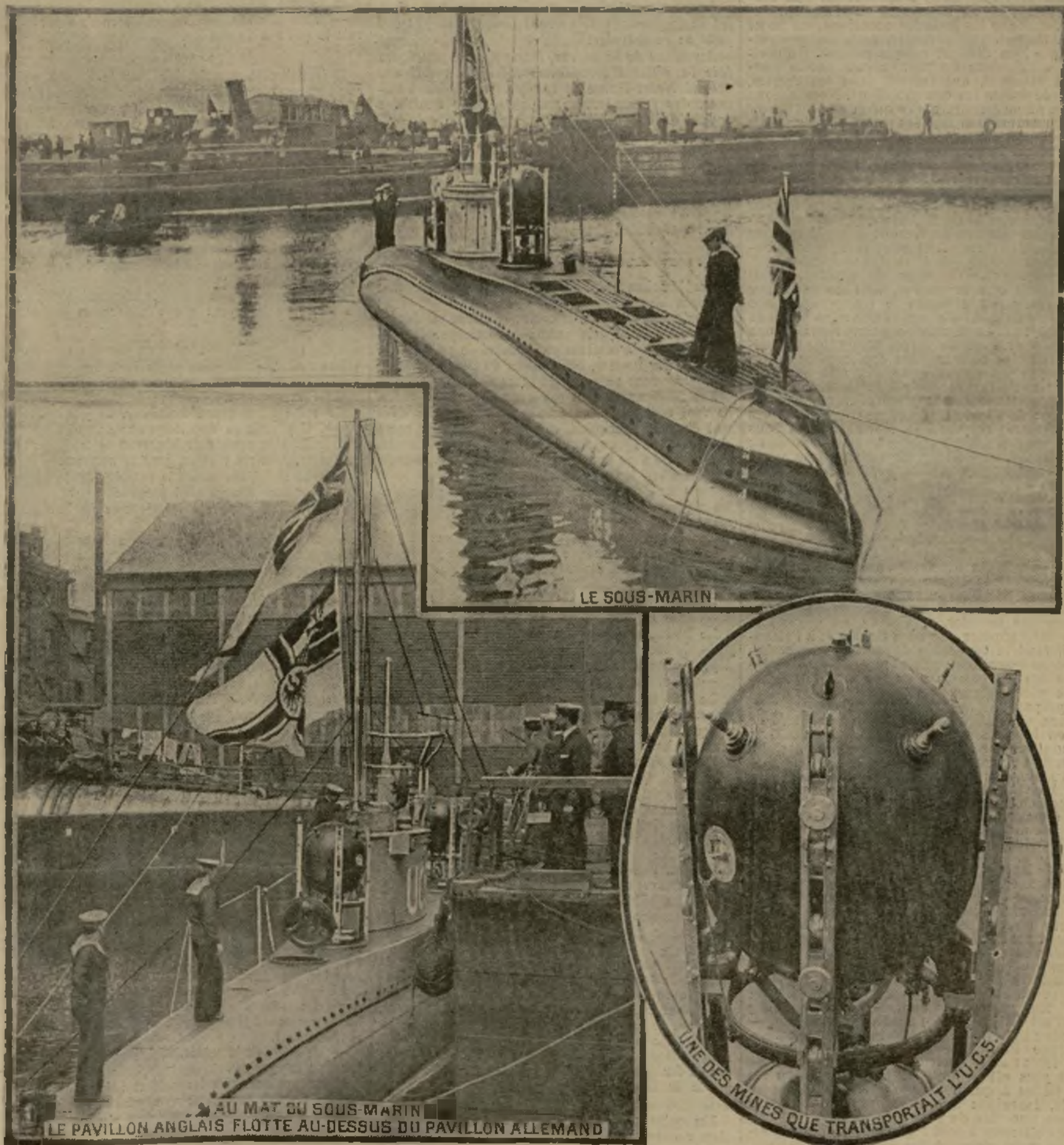
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (de 1^{er} au 15 de chaque mois)
France... Un an, 33 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non illustrés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Les Londoniens pourront visiter un sous-marin capturé



LE SOUS-MARIN

AU MAT DU SOUS-MARIN

LE PAVILLON ANGLAIS FLOTTE AU-DESSUS DU PAVILLON ALLEMAND

Les habitants de Londres auront la faculté, à partir d'aujourd'hui, de visiter un des sous-marins allemands capturés par la flotte britannique. Pendant quinze jours, en effet, le sous-marin U. C.-5 sera ancré le long du quai du Temple, en plein centre de la ville. Les visiteurs seront admis, moyennant un faible droit d'entrée.

Le franc-parler

Les anciens remarquaient déjà que les poètes ont mauvais caractère : il faut étendre ce jugement à tout ce qui tient une plume et qui fait même de la prose. Les romanciers ne sont pas toujours d'un commerce très agréable ; quant aux journalistes, ils ne sont jamais contents de rien.

Croirait-on qu'ils se plaignent de la guerre ? Ils ne vont pas jusqu'à prétendre qu'ils ne trouvent plus rien à dire. Le paradoxe serait un peu fort ; ils ne peuvent nier qu'on n'ait beaucoup plus à dire quand il se passe quelque chose qu'aux temps où il ne se passe rien ; mais ils se plaignent qu'on ne les laisse rien dire, ni parler de ce qu'ils savent, ou supposer ce qu'ils ignorent. L'histoire leur est mesurée, le champ de l'inconnu leur est interdit. L'agnosticisme, qui est une si grande ressource, est sous séquestre jusqu'à la fin des hostilités.

Il est vrai que nous n'apercevons pas toujours pourquoi on nous met un doigt sur les lèvres, et, dans les grandes occasions, un bon sur la langue. Par exemple, nous avons compris que l'on différerait cinq semaines d'autoriser la divulgation du raid exécuté par le lieutenant Marchal, qui faisait, dans les cercles, l'objet de toutes les conversations. Nous avions plus de peine à comprendre qu'on ne crût devoir nous communiquer que les premières lignes de la proclamation semée par cet aviateur à travers l'Allemagne, alors que, selon toute vraisemblance, les Berlinoises avaient pu lire le document *in extenso* : il nous paraissait peu probable que le lieutenant Marchal eût volé 1300 kilomètres et risqué sa vie pour la leur offrir avec des blancs. Aujourd'hui, tout s'explique. Nos lecteurs trouveront ci-après le texte jugé hier dangereux... et nous comprenons encore moins.

Malgré ces anicroches inévitables, nous maintenons que la guerre, loin de nous lier la langue, nous a rendu le franc-parler que nous nous flattons d'avoir, et que nous n'avons point du tout en temps de paix. Nous étions beaucoup plus gênés qu'on n'imagine d'ordinaire par les convenances diplomatiques.

Se rappelle-t-on que le regretté Henri de Bornier avait fait recevoir à la Comédie-Française une tragédie intitulée *Mahomet* ? Sur les instances de l'ambassade ottomane, cette pièce ne fut jamais représentée. Nous pouvions nous en consoler, d'autant qu'elle n'est pas perdue : elle a trouvé un éditeur. Elle n'aurait eu peut-être aucun succès si elle avait été jouée. La question n'est pas là : il est irritant de ne pouvoir dire, sur un théâtre, ce qu'on pense de Mahomet et d'être obligé de complaire à un Abd-ul-Hamid. (La chose était de son temps et du président Carnot.)

Il était encore plus pénible d'être contraint de marquer à un François-Joseph de la vénération (c'était le terme consacré). Ce sinistre petit vieillard, bien plus abominable que le sultan rouge, devait être plus ménagé par nous que par ses peuples. A Vienne, on prenait la liberté de l'appeler « le père Schatz » : à l'étranger, il était le vénérable doyen des souverains d'Europe. Dans ce qu'on appelle le « cimetière » des journaux, où, vu son grand âge, son article nécrologique était depuis longtemps tout préparé, il fallait voir avec quelles précautions superstitieuses on en déménageait de loin en loin les lourds paquets, et, quand on les montrait par hasard à un curieux, entendre de quelle voix basse, de quelle voix d'église on lui murmurait : « Ça, c'est François-Joseph. »

Eh bien ! c'est une joie de penser que ces François-Joseph-là ne serviront pas. Quand le père Schatz mourra, nous pourrions le juger selon ses mérites, qui sont minces, et selon ses crimes politiques, qui sont énormes sans grandeur.

Nous n'avons pas attendu la dernière villénie autrichienne, la pendaison d'un mourant, pour dire que, si l'Allemagne est l'horreur de l'Europe, l'Autriche en est la honte : obstinée dans l'anachronisme, surannée dans la barbarie, toujours pareille à elle-même, à l'Autriche de la *Charreuse de Parme* et des *Prisons* de Silvio Pellico.

La guerre finira, et nous n'aurons pas toujours la liberté de nous exprimer sans détour ; mais les paroles restent — heureusement ; ce qui est dit est dit. On se demande même, — non pour l'Autriche, car elle mourra dans l'impénitence finale, — on se demande quelle mine feront alors ceux de nos ennemis qui ne seront plus officiellement nos ennemis, ou les amis tièdes à qui nous avons assésé quelques vérités. Imaginez que Ferdinand de Bulgarie trahisse une fois de plus : de sa part ne faut-il pas s'attendre à tout ? Un jour viendra peut-être où nous devrons lui faire notre mea culpa. Nous tairons, sans rien retirer. Les paroles restent.

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

Partir en aéroplane de Nancy, passer par Berlin, ne manquer que par suite d'une panne banale et désolante les lignes russes qui étaient en vue, — à cent kilomètres, pour un aéro qui plane un peu haut, une chose est en vue ! — c'est un exploit très brillant. Et il faut déplorer l'accident qui a fait du lieutenant aviateur Marchal un prisonnier des Autrichiens.

Au-dessus de Berlin il avait laissé tomber, à de nombreux exemplaires, ceci :

« Nous aurions pu bombarder la ville ouverte de Berlin, et tuer ainsi des femmes et des enfants innocents. Nous nous contentons de lancer seulement la proclamation suivante... »

Le plus ordinaire bon sens permet de tirer les conséquences de ce raid magnifique, et qui peut se renouveler.

Au début de la guerre, Paris a reçu plusieurs fois la visite d'aéroplanes allemands qui ont écorné Notre-Dame et tué ou blessé des hommes, des femmes, des enfants. Plus tard, des zeppelins ont atteint cette capitale et ont fait d'autres victimes, détruisant aussi des édifices : le raid du lieutenant Marchal est un gage que ces attaques ne se reproduiront pas. Car, si elles avaient lieu de nouveau, des représailles seraient plus que permises sur Berlin ; et l'entreprise du vaillant aviateur français prouve que ces représailles sont possibles.

Pierre Mille.

Les histoires qui nous viennent d'Autriche sont toujours bien amusantes.

Pendant la dernière offensive, un fort parti hongrois, surprenant une patrouille, était parvenu — tout arrive — à ramener une dizaine de prisonniers.

Voilà nos Italiens, des Italiens de Sicile, internés triomphalement au camp de Ober Gerspitz-Bram.

Les Siciliens ne sont pas commodes. Gens rudes, ils font rudement leur devoir, mais s'accommodent mal d'aucune discipline, et plus mal dans un camp de prisonniers que partout ailleurs. Un Florentin, en géhenne avec eux, employait toute sa diplomatie à calmer ses fougueux compatriotes.

Mais les Palermitains ne s'en attirèrent pas moins les rigueurs du général de la région, qui vint les sermonner.

Son homélie terminée, il s'adressa à l'un des prisonniers et lui demanda son impression.

Le montagnard répondit simplement, par ce mot patois :

— *Secco!* (Pourceau).

— Que signifie ? demanda le général.

Le Florentin s'approcha vivement :

— Ce mot, chez nous, est honorifique. Il signifie à peu près « Excellence ».

— Bien, bien, acquiesça le général autrichien.

Le soir même, au rapport, il était ordonné aux prisonniers siciliens de crier à haute voix « secco » chaque fois qu'un officier de l'empire entrerait dans leur section.

Ce qu'ils ne manquèrent jamais de faire...

Ce sera une bien jolie collection de cannes, sticks et cravaches qu'aura dans quelques mois le jeune prince de Galles.

En effet, chaque fois qu'un petit bois est enlevé par les Anzaes, les gars du Yorkshire, les Ecosais, etc... une petite baguette épargnée par l'ouragan de feu est coupée dans ce qui fut le bois.

Le plus habile de la troupe y grave la date, le lieu, le numéro de son régiment, et le colonel envoie ce souvenir glorieux à l'héritier du trône d'Angleterre.

Suivant cet exemple héroïque, les marins de la Grande-Bretagne ont décidé de forger une couronne avec le fer pris à chaque vaisseau allemand vaincu par eux et de l'offrir au jeune prince George, qui vient de passer avec succès son examen d'admission à l'Ecole Navale Royale d'Osborne.

Souhaitons au prince George autant de couronnes de fer que de sticks de frêne et de noisetier au prince de Galles!

Les quinquances du Luxembourg, où les marronniers commencent à prendre des tons de cuivre, offrent cet été, pour l'observateur superficiel, une physiologie assez 1830. Et ce ne sont guère les toilettes des femmes qui donnent cette impression, car

les Parisiennes préfèrent le Bois au Luxembourg. Non ! Ce sont les hommes, à l'attitude lasse, aux gestes lents, qui pourraient évoquer sous ces marronniers centenaires l'époque où Lamartine y venait pleurer Graziella.

Mais ne nous y trompons pas ! Les hommes qui, en 1915, marchent à pas lents sous les ombrages du Luxembourg ne sont point des dandys « en train de bâiller leur vie ». Ils ne portent point leur cœur en écharpe, comme Chateaubriand, mais simplement leur bras. Ces soldats blessés ont, eux, l'âme bien portante, et leur belle humeur à toute épreuve « remonterait vite le moral » des illustres ombres romantiques s'il leur prenait la fantaisie de se montrer. Voyez-vous le fantôme de Lamartine en pleurs s'asseyant au coin d'un banc du Luxembourg, près d'un de nos poilus éclopés ?

— T'en fais pas, mon vieux ! T'en fais pas ! dirait le poilu à Lamartine.

Il faut dire le nom des héroïnes de France, puisque l'on ne doit pas écrire celui de nos héros. Il faut répandre le nom de Mme Isabelle Trévin, femme du maire de Guillemont, près de Pérouse, à deux kilomètres et demi de la ligne de feu.

Son mari étant paralysé, elle a assumé toutes les fonctions du maire : chaque matin, elle comparait devant le commandant local, distribue leur tâche, dont elle est responsable, à ses administrés, les protège ; assiste à la visite des malades avec le médecin militaire allemand ; réquisitionne le lait pour les bébés, va fleurir les tombes des morts, et enfin, après quelques visites particulières, s'occupe de sa propre maison.

Le soir, rapport aux autorités allemandes qui, tout de même, ne peuvent que s'incliner devant cette femme de devoir.

Les neutres jouent aux petits jeux innocents. Les journaux scandinaves rapportent une anecdote charmante sur le roi Gustave de Suède.

Ce roi est un grand marcheur. Il y a quelque temps, il parcourait une longue route qui traverse une forêt. Une cabane de bûcheron se trouvant sur son passage, le roi y entra, sans se nommer.

— Oh ! oh ! Vous aimez la marche, dit le bûcheron, pour être venu à pied jusqu'ici.

— Certes, répondit le roi, je suis un bon marcheur.

— Eh bien ! monsieur, je vous parie une couronne, dit le bûcheron, que vous ne faites pas dix kilomètres, jusqu'à la table du carrefour, aussi vite que moi ?

— Je tiens le pari, dit le roi Gustave.

Les deux hommes se mettent en route. Le roi a bientôt dépassé son compagnon. Arrivé à la table du rendez-vous, le roi eut peine à distinguer, comme un petit point noir, le bûcheron sur la route.

Alors, il prit une pièce de vingt couronnes, la posa sur la table, à l'intention du bûcheron, et regagna son château.

Et l'on dirait une histoire du temps des contes de fées.

Savez-vous ce que c'est que le *drill* ?

C'est une méthode psycho-physiologique allemande pour l'élevage du soldat.

Les inventeurs du *drill* prétendent, en effet, s'inspirer de lois scientifiques.

Ils se placent au point de vue des matérialistes allemands qui ne veulent considérer le monde, habitants compris, que comme un phénomène exclusivement mécanique.

Puisqu'on peut fortifier le muscle par l'exercice répété, on peut également, affirment-ils, fortifier, ou, plus exactement, asservir la volonté par l'exercice, par l'exercice continu, et sans lui laisser le temps de prendre conscience.

Le soldat soumis à une telle discipline est plongé dans une sorte d'hypnose, mécanisé et dirigé à volonté par son hypnotiseur : son feldwebel ou son ober-leutnant.

— Le *drill* fait le soldat idéal, assurent les promoteurs de ce système.

Il est probable que les soldats idéaux ne valent pas les simples poilus, les « méprisables petits tommies », les « joueurs de mandoline », ni les paysans slaves « armés de bâtons ».

Si leurs instructeurs les drillent, cela ne nous empêche point de les étriller !

Le Vellieur.

Méditations d'un optimiste

SUR UN CHANTAGE

Les délégués suisses qui étaient venus à Paris, il y a tantôt un mois, sont repartis, au bout de plusieurs jours de négociations, pour aller chercher à Berne quelques documents. Ils devaient revenir dans les quatre jours; en fait, ils ne reviennent que dans les quatre semaines.

Est-ce à dire qu'ils ont perdu leur temps en route?... Nous ne le pensons pas.

Je ne sais pas si ce mois était nécessaire pour permettre aux négociateurs suisses de retrouver des documents égarés. En tout cas, il a donné aux Allemands le loisir de réfléchir sur la situation.

On sait déjà qu'ils ont retiré la note en forme d'ultimatum qu'ils avaient adressée à la Suisse. Voici qu'aujourd'hui un de leurs journaux, le *Welthandel*, se plaît à expliquer ingénument ce changement d'attitude :

« Le conflit était sérieux, dit cette feuille sérieuse elle-même, mais, après tout, la Suisse n'en était pas la cause. Elle ne peut pas plus se mettre du côté de l'Allemagne, qui lui fournit du fer et de la houille, que du côté de l'Entente, qui lui fournit des produits alimentaires. En boycottant la Suisse, l'Allemagne n'aurait rien à gagner dans le présent, mais elle aurait beaucoup à perdre dans l'avenir. Dans le présent même, elle aboutirait à faire encore baisser le cours du mark. »

Et voilà précisément ce que les Alliés ont toujours dit. C'est justement parce qu'ils avaient fait, tout seuls et du premier coup, ce raisonnement judicieux, qui a coûté au gouvernement allemand et au *Welthandel* tant d'étude, qu'ils ont toujours considéré la note allemande comme un bluff et un chantage.

Les négociateurs suisses, qui vont nous revenir, seront donc, selon toute espérance, des négociateurs élibérés. Ils se sont rendu compte, n'en doutons pas, qu'en les forçant à résister, fût-ce à leur corps défendant, les Alliés leur ont rendu un éminent service.

Pour bien faire, il faudrait qu'ils se rendissent compte de quelque chose de plus.

Un chantage, qui n'a pas réussi, n'en est pas moins un chantage. Du fait que l'on s'est trouvé en mesure de défendre sa bourse contre un tire-laine, il ne résulte pas que le tire-laine devienne un honnête homme.

Le raisonnement des Allemands aux Suisses peut se résumer ainsi :

— Nous nous rendons compte que la pression que nous avons tenté d'exercer sur vous n'avait aucune chance d'aboutir, que même, en insistant, c'est à nous seuls que nous nuirions; nous renonçons donc à toute pression et nous ne vous demandons plus rien — que de la reconnaissance pour cette modération.

En reconnaissance, quelles que puissent être la modération des Suisses, leur neutralité, leur complaisance, nous nous imaginons qu'ils auraient grand tort de savoir trop de gré à l'Allemagne pour cette sorte de bonne volonté.

Candide.

LES ANGLAIS CONTINUENT A PROGRESSER malgré la résistance acharnée de l'ennemi

Nous remportons des succès locaux au sud de la Somme et devant Verdun

La bataille continue avec acharnement au nord de la Somme, et la situation devient de plus en plus favorable à nos alliés. Les Allemands ont lancé des contre-attaques furieuses contre l'aile droite et le centre de la nouvelle ligne, c'est-à-dire aux abords de Guillemont et du bois des Foursaux. Ils ont partout été repoussés avec de grosses pertes, pendant que les Anglais progressaient sur plusieurs points, notamment au nord de Pozières, dans la direction de Martinpuich et de Courcellette.

Pendant que nos alliés brisaient progressivement la résistance de l'ennemi entre Pozières et Guillemont, nous avons mené à bien, sur l'autre rive de la Somme, quelques opérations locales. Au sud d'Estrées, nous nous sommes emparés d'une batterie ennemie, puis d'un groupe de maisons organisé en forteresse, en bordure de la route d'Estrées à Deniécourt. Nous avons également enlevé quelques tranchées au nord de Vermandovillers. Le bois Etoilé, au nord-ouest de ce village, est tombé en notre pouvoir le 20 juillet, malgré de formidables défenses et notamment des abris souterrains de mitrailleuses dont notre artillerie a fini par avoir raison.

On voit, sans qu'il nous soit possible d'insister, ce que ces actions de détail peuvent avoir d'avantageux pour le développement prochain de notre offensive.

Nous avons, en même temps, réalisé une sensible avance devant Verdun, en reprenant à l'ennemi une redoute située à l'ouest de l'ouvrage de Thiaumont, entre cet ouvrage et le bois dit des Trois Cornes. Ainsi l'effort des Allemands pour se donner de l'air autour de l'ouvrage de Thiaumont, se trouve finalement perdu. Le terrain que leurs attaques en masse du 11 et du 12 juillet leur avaient permis de gagner leur a été repris peu à peu, et tout est à recommencer. Ils recommenceront sans aucun doute; le bombardement violent qu'ils dirigent en ce moment sur tout le front compris entre la région de Fleury et celle de la Lanée, au sud de Damloup, indique assez clairement leurs intentions. Mais toutes les chances sont pour que les nouveaux sacrifices de l'ennemi soient aussi vains que les précédents.

Le général Alexeiev, chef d'état-major de l'armée russe, a indiqué à un rédacteur du *Times* que quatre divisions allemandes ont été récemment amenées du front occidental sur le front russe pour parer au danger de l'offensive en Volhynie. « Nous en attendions, a-t-il ajouté, une cinquième, mais elle n'est pas venue. » Si cette cinquième division a manqué au rendez-vous, c'est qu'une nécessité plus urgente encore la retenait. On voit que l'offensive concertée des armées de l'Entente met l'Allemagne dans un embarras qui ne peut que s'accroître, et qui serait, même en l'absence de

tout autre résultat, le commencement de la victoire.

En Volhynie, les Autrichiens et les Allemands continuent à céder du terrain au sud de la Lipa. Les premiers ont été battus près de Kolmov, sur la rive droite de cette rivière, à une dizaine de kilomètres en amont de son la Lipa. Les premiers ont été battus près de Galitchane, un peu plus à l'ouest sur la même rive, en face de Krasov.

Jean Villars.

Nungesser abat son dixième avion



SOUS-LIEUTENANT
CHAPUT

SOUS-LIEUTENANT
NUNGESSER

Une fois de plus ces deux rois de l'air, le sous-lieutenant Nungesser et le sous-lieutenant Chaput, viennent d'avoir les honneurs du communiqué pour avoir abattu, le premier, son dixième avion ennemi; le second, son huitième.

Officiel. — Dans la journée du 22 juillet, le sous-lieutenant Nungesser a abattu son dixième avion allemand.

Dans la nuit du 24 au 25, une de nos escadrilles a bombardé les gares de Pierrepont, Longueon et des bivouacs près de Mangiennes.

LE MESSAGE des aviateurs français à la population berlinoise

Nous avons relaté hier l'admirable exploit de l'aviateur Marchal, allant survoler Berlin pour y lancer à profusion une proclamation destinée à éclairer le peuple allemand sur le véritable but de la guerre.

Voici le texte de ce document :

Nous aurions pu bombarder la ville ouverte de Berlin et tuer des femmes et des enfants innocents; mais nous nous contenterons de faire connaître au peuple allemand la proclamation suivante :

LES AVIATEURS FRANÇAIS.

A LA POPULATION BERLINOISE

De nombreux Allemands clairvoyants savent désormais que la guerre a été déclenchée par les conseillers militaires des cours de Vienne et de Berlin. Tout mensonge officiel ou officieux et toute fausse interprétation ne pourront

Les grands chefs alliés : Le général Alexeiev au grand quartier général russe



Le général ALEXEIEV (1), chef d'état-major général de l'armée russe, entouré des officiers de son état-major et de plusieurs officiers alliés, dont le général de Laguerre (2), attaché militaire français. — Nous publions plus loin les déclarations du généralissime russe sur la certitude que nos alliés ont d'une victoire décisive.

pas annuler dans le monde ce fait bien établi que le gouvernement allemand a voulu et prémédité la guerre, d'accord avec le gouvernement autrichien, et l'a rendue inévitable.

Voilà le fait bien établi dont personne dans le monde, exception faite de l'Allemagne, ne peut plus douter. On a endormi le peuple allemand et on lui a menti pour le lancer dans une guerre qu'il n'a pas voulue. On a appelé guerre de défense et d'affranchissement une guerre longuement préparée de conquêtes et de spoliations.

Combien de temps durera encore ce carnage?

Combien de fois ne vous a-t-on pas promis la paix? Pour la Noël de 1914, déjà; après, pour celle de 1915; après la prise de Varsovie; comme suite de l'occupation de la Serbie; on nous a toujours fait briller la paix devant les yeux. Maintenant, elle avait dû se produire après la conquête de Verdun. Devant Verdun s'amoncelent en montagnes les cadavres des nôtres. On y a gaspillé les vies allemandes avec une prodigieuse monnaie; les sacrifices sont innombrables, mais ils n'apporteront pas la paix.

Les Alliés ne manquent de rien; ils ne connaissent pas les cartes de pain, les cartes de grasse; ils ignorent les jours sans viande.

Les produits du monde entier sont à leur disposition et leur parviennent d'une façon régulière. Leurs forces augmentent toujours. Vos soldats connaissent l'armée française, son courage et son énergie.

L'armée anglaise s'accroît journellement. Ce peuple de cinquante millions d'habitants a établi le service obligatoire. L'appui de ses puissantes colonies parvient continuellement à sa mère patrie. Les Russes puisent toujours de nouvelles masses d'hommes dans leurs territoires immenses et mettent le surplus de leur matériel humain à la disposition des Alliés. Leurs hommes sont maintenant bien armés et richement approvisionnés de munitions.

L'Allemagne s'est aliéné la sympathie des nations neutres par l'assassinat en masse de nombreux innocents, femmes et enfants, qui voyageaient sur les paquebots, et par sa façon cruelle de conduire la guerre.

Le chiffre de ses ennemis augmente tous les jours.

Les Alliés sont fermement décidés à aller jusqu'au bout.

Vous luttez pour nos rois sanguinaires, pour vos junkers et pour vos agrariens.

Nous luttons pour la liberté de tous les peuples, contre la tyrannie d'une caste militaire; nous voulons la punition des coupables; nous voulons qu'une guerre comme celle à laquelle nous assistons devienne impossible pour toujours, et ce but sera atteint lorsque, en Allemagne, le peuple possèdera le droit de décider lui-même de la guerre et de la paix.

L'AJURNEMENT DE LA QUESTION IRLANDAISE

La guerre doit passer avant le Home rule

« D'abord, et avant tout, pensons à la guerre. » C'est sur cette formule de salut public et de bon sens que les partis s'étaient mis d'accord, en Angleterre, pour résoudre la question d'Irlande après la révolte des Sinn-Femers. Enfin l'espoir d'un règlement, d'un arrangement au moins de l'éternelle affaire d'Irlande apparaissait. On sait comment M. Lloyd George se mit à l'œuvre, avec le ferme propos d'aboutir.

M. Lloyd George a paru un moment toucher de bien près au succès. Il avait fait — la guerre aidant — ce véritable miracle de trouver un terrain d'entente entre les nationalistes irlandais et Sir Carson, le champion de l'orangisme, l'organisateur de la résistance armée au Home rule. Cependant, à mesure qu'on a serré la question de plus près, les difficultés ont apparu. Les divergences se sont accusées. On se rappelle les incidents que détermina l'opposition des ministres conservateurs et la démission de lord Selborne, ministre de l'Agriculture. Chaque parti revenait sur ses positions. Pour les conservateurs c'était la faiblesse de l'administration, trop libérale, de M. Birrell qui avait causé la sédition du Sinn-Fein. Pour les nationalistes, c'était la menace orangiste. Entre ces thèses irréductibles, sur quoi reposait le problème irlandais tout entier, la conciliation de M. Lloyd George devenait impuissante.

Devant les divisions du Parlement, M. Asquith a proposé d'ajourner la solution du problème irlandais. C'est la tactique que le patriotisme et la sagesse recommandent. Il ne faut pas, pour le Home rule, risquer une crise parlementaire qui risquerait d'entraîner à son tour une crise ministérielle. C'est ce que M. Asquith a très bien compris. Les nationalistes irlandais le comprendront aussi.

Jacques Bainville.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mardi 25 Juillet (723^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, hier en fin de journée, nous avons enlevé, AU SUD D'ESTREES, un îlot de maisons puissamment fortifiées par l'ennemi. Au cours d'une petite attaque, nos troupes ont chassé les Allemands de quelques tranchées qu'ils occupaient AU NORD DE VERMANDOVIERS.

ENTRE L'OISE ET L'AISE, nous avons dispersé à coups de fusil plusieurs reconnaissances qui tentaient d'aborder nos lignes DANS LE SECTEUR DE TRACY-LE-VAL.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, une tentative d'attaque ennemie à la grenade VERS LA COTE 304 a échoué sous nos feux de mitrailleuses.

SUR LA RIVE DROITE, bombardement violent de toute région comprise ENTRE FLEURY ET LA LAUFEE.

EN ALSACE, à la suite d'une préparation d'artillerie, les Allemands ont prononcé une attaque sur nos positions VERS BALSCHWILLER (NORD-OUEST D'ALTKIRCH).

Après un combat assez vif, l'ennemi a été rejeté de quelques éléments de tranchées où il avait pris pied.

21 HEURES.

En dehors d'un bombardement violent dans la REGION DE LA LAUFEE (rive droite de la Meuse), aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front.

Les Anglais gagnent du terrain au nord de Pozieres

13 HEURES 30.

Pendant ces derniers jours, l'ennemi a amené de nouveaux renforts d'infanterie et d'artillerie SUR LE FRONT DE LA SOMME.

Pendant toute la journée d'hier le bombardement ennemi a été à peu près continu et, à certains moments, très violent. Une tentative d'attaque sur notre flanc droit, faite hier après-midi, a échoué sous nos feux d'artillerie. La nuit dernière, deux autres attaques d'infanterie, précédées d'une canonnade particulièrement violente, ont été lancées contre le centre de notre ligne. Elles ont été également arrêtées par la concentration de notre artillerie et de notre fusillade.

En aucun endroit l'ennemi n'a réussi à atteindre les tranchées britanniques, et ses vaines attaques doivent lui avoir coûté de fortes pertes.

Sur d'autres points de la ligne il y a eu de nombreux combats corps à corps et notre infanterie a gagné du terrain en plusieurs endroits. AU NORD DE POZIERES, dont la plus grande partie est actuellement en notre possession, l'ennemi continue à résister avec acharnement; mais, là aussi, nous avons gagné quelque terrain et nous nous sommes emparés de deux mitrailleuses et avons fait de nouveaux prisonniers, dont deux commandants de bataillon.

19 HEURES 45.

Un violent combat corps à corps accompagné de jets de grenades s'est déroulé toute la journée en divers points de notre ligne de bataille. Cet après-midi, l'ennemi a essayé de lancer du nord-est une attaque d'infanterie sur POZIERES. Cette tentative a échoué sous notre feu d'artillerie.

Entre l'Ancre et la mer, rien d'important à signaler.

VITTEL — SAISON 1916

Choisie en raison de ses conditions hygiéniques et de sécurité comme siège provisoire des Ecoles Normales de trois départements et comme résidence de nombreuses familles menacées, la station de Vittel retrouve cette année sa vogue habituelle.

Ayuntamiento de Madrid

L'OFFENSIVE RUSSE A RIGA

Le général Kourapatkine possède l'initiative des opérations

PÉTROGRAD, 25 juillet. — Le général Kourapatkine paraît, à n'en pas douter, l'initiative dans les opérations commencées sur le front nord-ouest; s'il désirait forcer Hindenburg à amener ses réserves et à les immobiliser, ou s'il voulait, au contraire, l'obliger à attaquer, il a parfaitement réussi.

Il n'est pas douteux que les Russes aient gagné du terrain tout le long des positions de Riga.

Suivant des rapports particuliers tout à fait dignes de foi, il est certain que sur quelques points les Allemands ont perdu des tranchées qu'ils avaient mis beaucoup de temps et beaucoup de soins à construire. Ils ont laissé encore beaucoup de prisonniers. Ceux-ci arrivent sans discontinuer à Riga, par paquets de 50 à 100; ils sont affamés; leur étonnement est grand de constater l'activité qui règne dans une ville qu'ils croyaient depuis longtemps abandonnée par la population civile.

Les Cosaques sèment la panique en Hongrie

LONDRES, 25 juillet. — On mande de Budapest au Morning Post :

« Quelques détachements de Cosaques ont passé les Carpates et se sont avancés d'une cinquantaine de kilomètres en Hongrie, semant la panique dans les villages et dans les villes.

« Des milliers de réfugiés affluent vers la plaine, terrorisés, par leurs récits, les populations que les proclamations ne parvenaient plus à rassurer. Ces réfugiés gênent les opérations militaires, obstruant les routes, arrêtant les colonnes de ravitaillement. Des cadavres de gens morts d'épuisement et des cadavres de chevaux jonchent les chemins dans un désordre indescriptible.

« Les Russes occupent maintenant les positions qu'ils occupaient en janvier 1915; le peuple espère qu'ils seront repoussés; mais alors que l'année passée les troupes allemandes arrivaient en masses dans les Carpates, elles sont maintenant, au contraire, envoyées vers l'est, tandis que celles qui tenaient garnison en Serbie ou au Monténégro sont rappelées d'urgence et jetées en Galicie. »

La confiance du généralissime russe

LONDRES, 25 juillet. — Le général Alexieff, chef d'état-major général de l'armée russe, interviewé par le correspondant du Times à Pétrograd, lui a déclaré que rien de saurait ébranler sa confiance dans la victoire finale.

Cette confiance, le général la justifie comme suit :

« L'offensive des Alliés se produisant simultanément à l'est et à l'ouest, nos ennemis sont maintenant obligés de faire face sur les deux fronts et sont mis dans l'impossibilité de nous attaquer alternativement comme ils le faisaient jusqu'à présent.

« D'autre part, il devient de plus en plus évident que les réserves de nos adversaires s'épuisent rapidement et qu'ils se trouveront bientôt impuissants à combler les vides qui se produisent dans leurs rangs. Car il ne faut attacher aucune valeur aux renseignements en circulation par les Allemands au sujet d'une prétendue armée de réserve concentrée sur divers points de l'Allemagne germanique.

« C'est purement et simplement un bluff qui ne saurait nous impressionner; nous savons parfaitement que les Allemands n'ont plus à leur disposition ni assez d'hommes, ni assez de matériel pour constituer de nouvelles unités.

« Pour démontrer à quel point d'insuffisance numérique en sont arrivées les armées allemandes, je n'ai qu'à rappeler un fait bien établi : quatre divisions furent envoyées, en toute hâte, de France sur le front russe. Ces divisions furent suivies, peu après, de quatre autres divisions qui arrivèrent dans le courant du mois de juin, lorsque commença notre offensive. Ces divisions étaient la 15^e et la 20^e divisions, constituant le 10^e corps d'armée artil., la 11^e division bavaroise et la 12^e division de réserve. Nous attentionnons en outre la 14^e division, mais elle ne vint pas.

« Bien qu'il reste encore dix-sept divisions devant Verdun, l'ennemi s'est trouvé dans l'impossibilité de détacher de ces divisions un seul homme pour l'envoyer en France. Dès que les armées britanniques commencent d'avancer, toute idée de transférer des troupes sur le front oriental doit être abandonnée par l'état-major allemand. Les unités que nous avons dev. il nous, à l'heure actuelle, représentent l'effort maximum que puisse faire l'Allemagne; les quelques troupes dont elle peut disposer encore sont dirigées sur différents points du front russe, mais surtout vers le sud, afin de boucher les vides énormes causés par la défaite des Autrichiens.

« Par ailleurs, je dois pouvoir ajouter que, actuellement, la situation de l'Allemagne, au point de vue militaire, devient de plus en plus critique, ce qui, pour nous, est un motif de plus pour l'approfondissement prochain des Empires centraux.

Le kaiser sur le front de Riga

LONDRES, 25 juillet. — On annonce officiellement à Berlin que le kaiser, accompagné du maréchal von Falkenhayn, est parti aujourd'hui pour le front de Riga, où l'on attend à des actions importantes. (Radio.)

DERNIÈRE HEURE

L'armée turque en déroute sur le front du Caucase

PÉTROGRAD, 24 juillet. — Communiqué du soir du grand état-major :

Sur la chaussée d'Erzindjan, dans la région de Ziaret-Tamasi, nos troupes ont repoussé deux contre-attaques turques et occupé des hauteurs près d'Aglik; notre offensive continue.

A l'est de la chaussée d'Erzindjan, nous avons occupé une ligne sur la rivière Douroum-Darasi, après avoir repoussé plusieurs attaques turques. Notre cavalerie a atteint la ligne Boz-Tapa-Morteikli.

PÉTROGRAD, 25 juillet. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Le 23 juillet, 49 vaillants cosaques sont tombés sur l'ennemi dans la région du mont Tomnabk, à 50 verstes au nord-ouest de Kimpolung; ils ont fait prisonniers 4 officiers et 57 soldats.

L'armée turque recule en désordre sous la poussée irrésistible de nos braves troupes.

Plusieurs de nos éléments se trouvent déjà à quinze verstes du centre de l'Arménie, la ville d'Erzindjan, où, selon les rapports de nos avions, les Turcs brûlent toutes les espèces de dépôts.

FRONT OCCIDENTAL

Notre flottille du lac Mladziol a bombardé nuitamment des cantonnements ennemis sur les bords du lac.

Dans la région de Skrobovo, au nord-est de Baranovitchi, des tentatives de groupes ennemis pour prendre l'offensive ont été repoussées par notre feu.

Dans la région au nord de Loutsk, deux avions allemands ont survolé nos campements et y ont lancé quelques bombes sans causer de dommages.

Dans la direction de Loutsk, dans la région de Semerinka, nous avons repoussé une offensive de l'ennemi.

Au cours d'une offensive, hier, sur le village de Tialitchane, de nouveaux combats ont été livrés dans les rues du village où nous avons pris encore deux mitrailleuses et fait 77 prisonniers autrichiens et allemands.

Dans la nuit du 25 juillet, de vaillants régiments de l'armée du général Sakharoff ont percé les réseaux de fils de fer de l'ennemi sur la rivière Stonerka, dans la région de Lebhniff; un chaud combat se poursuit.

Le 24 juillet, vers huit heures du soir, à l'ouest de Bourkmonoff, un de nos avions a été abattu par l'artillerie adverse et est tombé enflammé près de la ligne avancée de l'ennemi. On a lieu de croire que les braves aviateurs, le capitaine Beridze et le lieutenant Ristcheff, ont péri et sont morts en héros.

Dans la région de Briaza-Poundoul-Moldava, à l'ouest de Kimpolung, l'ennemi a déclenché une attaque à l'effectif de trois compagnies sur nos éléments montés. Le pointeur Lytchikine, appartenant à une de nos batteries de montagne qui repoussait l'attaque, ayant eu un bras emporté par un obus, a continué à manœuvrer son canon jusqu'à ce que la pièce ait été mise hors de combat. L'ennemi a été repoussé.

Les pertes du général Linsingen sur le front de la Lipa

LONDRES, 25 juillet. — On mande de Copenhague à l'Exchange Telegraph que, selon la correspondance du Politiken à Pétersbourg, le général Linsingen aurait perdu 50.000 hommes sur la Lipa, c'est-à-dire le tiers de ses forces.

Dans la direction de Marmaros-Saiget, les Russes ont avancé très rapidement.

Les opérations russes en Asie Mineure

Au commencement de juillet, la ligne tenue par les Turcs partait des abords ouest de Platana (mer Noire), passait à mi-distance entre Baibourt et Ispir, englobait Mamahatoum, Guernik et se rapprochait de Mouch-Bitlis. Elle formait un saillant très prononcé à l'est de Baibourt.

Dans la première période de l'offensive, du 4 au 18 juillet, les Russes ont enlevé ce grand saillant et progressé au sud; ils se sont emparés de Mamahatoum le 13 juillet, de Baibourt le 16 juillet, de Kogi et du col de Koutp le 18 juillet.

Dans la deuxième période, du 19 au 25 juillet, leurs progrès se sont accentués principalement au nord, dans la région des montagnes côtières du Taurus.

Prise de Gampuch-Han le 22 juillet, d'Ardas le 23 juillet, de Foleh, de Kollit-Tchiflick et du pont de Keltour le 24 juillet.

Actuellement, le front russe passe par Foleh-Arda-Gampuch-Han-Kollit-Tchiflick-Keltour-Kogi-Col et Koutp.

L'avance réalisée en vingt jours est de :

38 kilomètres au nord dans la région Foleh-Arda; 105 kilomètres au centre dans la région Baibourt-Kollit-Tchiflick;

50 kilomètres au sud dans la région de l'Euphrate occidental; Mamahatoum-Kottour et dans la région de Kogi.

Les résultats immédiats de cette offensive sont :

1° La désorganisation de l'adversaire (de nombreux prisonniers, un matériel important pris par les Russes sur un ennemi qui bat en retraite, abandonnant des armes, des munitions, des magasins d'intendance).

2° La possession de la bonne route d'Erzeroum à Trébizonde qui passe par Baibourt, Gampuch-Han, Ardas.

3° La possibilité d'atteindre bientôt Erzindjan, dont les Russes se rapprochent à la fois par l'est (Keltour à 65 kilomètres d'Erzindjan) et plus encore par le nord (Kollit à 40 kilomètres d'Erzindjan).

La progression des Russes par Kollit menace d'ailleurs directement la meilleure voie de communications d'Erzindjan, celle qui, par Endoros, conduit d'une part à Sivas, et d'autre part aux deux portes de Kerasoun et d'Ordou.

De Kollit à cette route on ne compte que 25 kilomètres.

Lorsque cette route aura été interceptée par les Russes, il ne restera aux Turcs qu'une seule bonne voie de ravitaillement et d'évacuation de retraite, celle d'Erzindjan à Dihriz, qui mène soit à Sivas, soit à Karpout.

Le Brestlau réparait

GENÈVE, 25 juillet. — Comme tous ces jours derniers, les Turcs ne donnent aucune nouvelle importante du front du Caucase.

Ils racontent, par contre, que le croiseur Midelli (ancien croiseur allemand Brestlau de 4.500 tonnes) a livré bataille devant Sébastopol à de fortes unités navales russes parmi lesquelles le cuirassé moderne Imperatrice-Marie (22.800 tonnes), des contre-torpilleurs modernes et d'autres encore.

Après quatre heures de ce combat fantastique, le Midelli a percé l'encerclement ennemi et est revenu indemne.

GUILLAUME L'IMPOSTEUR

"C'est, dit le kaiser, l'Angleterre qui a attaqué la pacifique Allemagne"

On mande de Berne que Guillaume II a adressé un nouveau discours aux troupes lors de sa récente visite sur le front de la Somme. Ce discours, qui donne lieu à de nombreux commentaires à Berlin, est ainsi conçu :

« Camarades, votre privilège spécial est de vous battre contre les Anglais. Cela veut dire que vous vous battez contre la nation qui a juré de détruire l'Allemagne. »

« Pendant les années qui précéderont la guerre, les Anglais ont établi une combinaison de pays qui, à un signal donné, tomberont sur nous qui sommes le peuple le plus paisible, le peuple qui désire le plus la paix dans le monde. »

« Les Anglais nous ont amenés à croire qu'ils étaient nos amis, alors qu'ils complotaient notre destruction. La diplomatie anglaise a fait naître la guerre, et maintenant l'offensive anglaise a pour but de porter les opérations sur le sol allemand, dans nos villes et dans nos villages, et de mettre en péril nos femmes et nos enfants sans défense. »

« Il est de votre devoir de briser l'offensive anglaise, de prouver une fois de plus que l'Allemagne est invincible et de réduire au désespoir les ennemis sans pitié, de sorte qu'ils demandent la paix dans des conditions honorables et avantageuses pour l'Allemagne. » (Daily Mail.)

L'EXÉCUTION DE CASEMENT

LONDRES, 25 juillet. — L'exécution de Roger Cament aura lieu le jeudi 3 août, à la prison de Pentonville, à Londres. (Information.)

Mort de l'auteur du projet du tunnel sous la Manche

SAINT-ETIENNE, 25 juillet. — M. Ludovic Breton, ingénieur des mines, vient de mourir, à l'âge de soixante-deux ans.

Il était l'auteur du premier projet du tunnel sous la Manche.

Les Italiens s'emparent du mont Cimone

ROME, 25 juillet. — Commandement suprême :

Dans la vallée de Lagarina, activité croissante de l'artillerie ennemie.

Sur le front Posina-Astico, après un combat nocturne acharné, à l'aube du 24 juillet nos troupes se sont emparées du mont Cimone.

Sur le plateau d'Asiago, dans la nuit du 24 juillet, l'ennemi a lancé deux violentes attaques contre les retranchements conquis par nous près du col de Zebio. Les bersagliers du 40^e bataillon (14^e régiment) ont rejeté chaque fois en lui infligeant de lourdes pertes; puis, par une brillante contre-attaque à la baïonnette, ils se sont emparés d'un autre grand retranchement et y ont capturé quelques prisonniers et une mitrailleuse.

Puis au nord, les alpins ont renouvelé leurs efforts contre une difficile barrière de rochers s'élevant à plus de 2.000 mètres d'altitude, entre le mont Chiesa et le mont Campigoletto. Sous un feu incessant de mitrailleuses ennemies les alpins ont enfoncé trois séries de réseaux de fils de fer et sont parvenus un peu au-dessous de la crête.

Dans la zone de l'Alpi-di-Fassa, malgré un temps mauvais, nos troupes ont étendu l'occupation du terrain jusqu'à la petite vallée de Ceramano.

Le long du reste du front, activité des deux artilleries, plus intense dans le haut Fella, sur les hauteurs au nord-ouest de Gorizia, et dans la zone de San Michele (Carso).

Des avions ennemis ont lancé à l'aube du 24 juillet des bombes sur San Giorgio di Nogaro et d'autres localités de l'isonzo inférieur. Il n'y a eu aucune victime; une maison de paysans a été brûlée.

LA TENSION ITALO-GERMANIQUE

Les décrets italiens contre les propriétés allemandes

ROME, 25 juillet. — Le gouvernement italien vient de promulguer, en date du 18 juillet 1916, un décret contre les propriétés allemandes en Italie.

Le décret du 10 février 1916 avait interrompu les échanges entre les deux pays. Il avait étendu à l'Allemagne les interdictions portées contre l'Autriche par le décret du 24 mai 1915 : interdiction de faire des actes de commerce; interdiction de toute introduction de marchandises, soit en importation, soit en transit, dans le royaume d'Italie et ses colonies.

Les droits des sujets allemands résidant en Italie, les droits de la propriété allemande existante en Italie n'avaient pas été touchés.

Mais les banques allemandes ayant résolu, en accord avec le ministre allemand des Affaires étrangères, de cesser les paiements des sommes dues aux ouvriers italiens en application des lois d'assurance sociale, le gouvernement italien a répondu à cette mesure par le décret du 18 juillet 1916. Ce décret étend aux sujets allemands, avec certaines restrictions, restrictions apportées au statut des sujets austro-hongrois et des sociétés austro-hongroises par le décret du 24 juin 1915.

L'article premier du décret du 18 juillet déclare que les sujets des Etats alliés aux Etats ennemis, c'est-à-dire les Allemands, et les sociétés formées par eux, sont destitués du droit de vendre, céder, transmettre, à quelque titre que ce soit, leurs propriétés mobilières ou immobilières, leurs marchandises, leurs crédits, leurs entreprises commerciales.

L'article II déclare :

A titre de rétorsion ou de représailles, et quand le gouvernement du roi le jugera à propos, l'article II du décret du 24 juin 1915 pourra être étendu à tous les Etats ennemis par décrets royaux généraux et spéciaux, pris après délibération en conseil des ministres.

Cet article II du décret du 24 juin 1915 prévoit que :

Durant la période de la guerre, aucun sujet austro-hongrois et aucune société commerciale ayant son siège dans l'Empire ne pourront tenter ou poursuivre des instances, actions ou procédures civiles, commerciales ou administratives, devant quelque juridiction que ce soit dans le Royaume ou dans les colonies, ni faire des transcriptions ou inscriptions hypothécaires.

Enfin, par l'article III, le ministre de la Justice est autorisé à étendre aux sujets des Etats alliés aux Etats ennemis, certaines mesures éventuelles de représailles qu'un décret du 13 avril 1916 lui permet de prendre contre les sujets ennemis.

LA QUESTION DU CHARBON, par HAUTOT



— Soyez sans crainte, nous ne manquerons pas de charbon, et puis, s'il le fallait, nous prorogerions l'été jusqu'au printemps prochain.

Le facteur casqué



Près du front, le facteur rural assure sa tournée quotidienne, coiffé du casque. Il porte dans sa musette un casque contre les gaz.

Les civils héroïques



Traversant son village en ruines, M. A., conseiller municipal, qui n'a pas craint de rester près du front, méprisant les obus qui le menacent chaque jour, se rend en grande tenue... de civil à une cérémonie en l'honneur des morts pour la patrie.

Le mulet ravitailleur



Le mulet est un auxiliaire précieux pour nos soldats. En campagne il transporte les mitrailleuses, au cantonnement il assure le ravitaillement. Celui-ci est chargé de bidons remplis de « pinard ».

Après les premières actions des troupes russes, en Champagne



LE TRANSPORT D'UN BLESSE



DEUX SOLDATS RUSSES RAMENANT UN ALLEMAND BLESSE



SOLDATS RUSSES DANS UN BOYAU



LE TRANSPORT DE LA SOUPE VERS LES PREMIERES LIGNES



UNE CUISINE EN PLEIN AIR

Un communiqué officiel signalait récemment la grande activité des patrouilles russes sur le front de Champagne. Les Allemands ont essuyé des pertes relativement importantes au cours de ces premières actions. Nos alliés, enthousiasmés par les succès de leurs compatriotes en Galicie, et par l'heureux début de l'offensive de Champagne, engagèrent, en effet, le combat avec l'impétuosité et la vaillance qu'on leur connaît.

LE CONTRÔLE PARLEMENTAIRE AUX ARMÉES

Un amendement de M. Delahaye provoque un nouveau renvoi à la commission

La Chambre parviendra-t-elle à organiser le contrôle aux armées que certains de ses membres réclament depuis des semaines avec une inlassable obstination ? C'est une question qu'il est permis de poser après la séance d'hier où six heures d'une discussion laborieuse entre toutes aboutirent, en fin de compte, à un nouveau renvoi à la commission de l'armée.

Saisie, comme nous l'avons indiqué, de tous les contre-projets déposés en cours de discussion, la commission revenait pourtant, hier, avec un texte nouveau. La délégation directe aux armées subsistait ; mais, pour répondre à l'esprit du contre-projet Benazet, ses trente membres se recrutaient par moitié à la commission de l'armée par moitié dans les commissions du budget, de la marine de guerre et de l'hygiène, chacune de ces dernières devant désigner cinq candidats.

M. André Tardieu l'exposa brièvement, avec sa précision habituelle, conviant les auteurs d'amendements à sacrifier leurs préférences individuelles et à se rallier à ce texte de transaction. M. Louis Dubois n'en persista pas moins à soutenir un contre-projet conforme, affirmait-il, au texte de l'ordre du jour voté le 22 juin. Il n'en fallut pas davantage pour rouvrir la discussion générale.

— Le contrôle que vous voulez instituer serait permanent, dit M. Louis Dubois. Qu'est-ce dire ? Que la délégation s'installerait dans les états-majors et y exercerait son contrôle ?

— Pourquoi pas ? dit M. Giray, socialiste.

M. Aristide Briand intervint :

— Non, dit-il. Vous pouvez être assuré que cela ne se fera pas !

M. Maurice Sibille, auteur d'un amendement, prit acte de cette déclaration.

Et ce fut un nouveau discours de M. Renaudel. Le député socialiste unifié du Var estime que la Chambre a voulu, le 22 juin, un contrôle s'appliquant à la zone des opérations militaires.

— Les choses qu'il faut voir, s'écria-t-il, il faut que les parlementaires aillent les voir sur place. Je ne suis pas de ceux qui hésitent à se réclamer de la Révolution, de ses souvenirs et des exemples qu'elle nous a donnés ! (Applaudissements à l'extrême-gauche.)

Cette évocation du Comité de salut public amène le président du Conseil à la tribune.

M. Aristide Briand répond à M. Renaudel

Tout autant que M. Renaudel, M. Aristide Briand se déclara admirateur de l'esprit de la Révolution qui est entré pleinement dans nos institutions.

— Témoin, la censure ! cria quelqu'un à gauche.

Le président du Conseil eut une jolie réponse :

— Une paire de ciseaux fonctionnait alors. Mais elle était plus tranchante et plus décisive. (Applaudissements et rires.)

M. Aristide Briand s'éleva contre une méconnaissance de l'esprit de la Révolution qui arrive à le fausser jusqu'à la caricature. Il montra nettement que les temps, les circonstances n'étaient plus les mêmes :

— Vouloir établir, dit-il, une comparaison entre le calme splendide du pays à l'heure actuelle et l'état de ce même pays ravagé alors par des divisions fratricides, c'est méconnaître la France d'aujourd'hui, et ce n'est pas rendre hommage à la France d'hier ! (Vifs applaudissements.)

Il montra enfin la pente où la Chambre pouvait glisser :

— Le devoir du gouvernement, conclut-il avec force, c'est de vous dire : Jusqu'à là, pas au delà ! (Vifs applaudissements.)

Le contre-projet de M. Louis Dubois repoussé, on adopta l'article premier de la commission qui institue une délégation directe de trente délégués pour exercer le contrôle effectif et sur place aux armées.

— De la République ! réclama M. Jobert.

— Française ! lança ironiquement M. Charles Benoist.

On donna satisfaction à M. Jobert.

M. les votes succédèrent aux votes. Des amendements furent repoussés, d'autres votés, ainsi, d'ailleurs, que la plupart des dispositions proposées par la commission.

Où tout est à recommencer

Sur le coup de neuf heures du soir, tout semblait tenir, quand M. Jules Delahaye présenta un petit amendement portant que les députés mobilisés ne pourraient faire partie de la délégation. Un sous-lieutenant député ne pouvait, en effet, contrôler les services que dirige un officier supérieur ou général ; cela paraissait logique... A mains levées, on adopta l'amendement !

Puis on se regarda et ce fut un mouvement de surprise.

Il y a, en effet, trois sortes de députés mobilisables : ceux qui ont opté pour leur devoir militaire et sont aux armées ; ceux qui ont estimé devoir remplir leurs obligations parlementaires et sont à la Chambre ; ceux enfin, mi-militaires, mi-parlementaires, que l'on voit tantôt en uniforme et tantôt en civil. Ces derniers ne pourraient donc être contrôleurs aux armées...

— Qu'avez-vous fait ! clamèrent-ils à leurs collègues.

Au milieu du bruit, le renvoi à la commission de l'armée pour deuxième lecture fut réclamé et prononcé par 419 voix contre 16. On espère pouvoir tout arranger et revenir jeudi avec un texte où ne figurera plus la petite addition de M. Jules Delahaye.

Léopold Blond.

AU SENAT

Le problème des loyers

Le Sénat a commencé, hier, l'examen du projet relatif aux loyers. Plus expéditif que l'autre assemblée, il a liquidé en une séance la discussion générale.

C'est un fait qu'il faut constater : le texte rapporté au nom de la commission sénatoriale par M. Chéron est loin d'avoir l'adhésion de la grande majorité de la commission de législation fiscale de la Chambre. Un de ses membres, et non des moindres, l'a qualifié d'un mot : « C'est le projet de la Chambre des Notaires ! » Les élus de Paris et du département de la Seine ne pardonnent pas, d'autre part, à M. Chéron une phrase peut-être maladroite de son rapport où perce, estiment-ils, sa méconnaissance de la gravité particulière du problème pour les locataires de l'agglomération parisienne.

Il fallait tenter, sinon de remonter ce courant, de l'endiguer tout au moins par un succès éclatant au Sénat. M. Chéron s'y est efforcé hier, pendant près de deux heures, se montrant conciliant, plein de bonnes intentions, aussi bien disposé à l'égard des locataires qui sont, certes, intéressés qu'à celui des propriétaires qui ne le sont pas moins. Très longuement, il développa les conclusions de son rapport, indigna les raisons qui lui faisaient consentir des exonérations et des réductions à certaines catégories de petits locataires et des indemnités à certains propriétaires. Couturier des grands mots, il termina en invoquant la nécessité de ne pas troubler l'ordre et l'unité nationale.

M. René Viviani, garde des Sceaux, vint ensuite apporter l'adhésion du gouvernement au projet de la commission, tout en demandant au Sénat d'en atténuer certaines dispositions :

— La Chambre, dit-il notamment, admet l'exonération à l'égard de celui qui a perdu une partie notable de ses ressources. Votre commission vous propose un texte plus étroit : il faudra que le locataire ait été privé des ressources nécessaires au paiement de ses loyers. Il me paraît qu'une formule intermédiaire devrait être adoptée.

Sur la question de l'indemnité aux propriétaires, M. Viviani déclara qu'il se ralliait au texte de la commission du Sénat. Il insista, d'autre part, pour un vote rapide du projet.

La discussion des articles commencera demain.

Nouvelles parlementaires

Un nouveau groupe

Un nouveau groupe, celui des députés-maires, vient de voir le jour à la Chambre.

Il a constitué ainsi son bureau : président, M. Delaroux (maire de Melun) ; vice-président, M. Saumande (maire de Périgueux) ; secrétaires, MM. Constans (maire de Montluçon) et Viollette (maire de Dreux) ; questeur, M. Brunet (maire de Ribérac).

Il a chargé deux sous-commissions d'étudier, l'une, la question des frais de casernement et des indemnités de cantonnement, l'autre, la question des recettes communales.

Les secours temporaires aux réformés n° 2

Après avoir entendu le directeur du service des pensions, la commission d'assurance et de prévoyance sociales de la Chambre s'est mise d'accord avec lui sur les dispositions de la proposition de loi de M. Pierre Masse ayant pour objet d'accorder des secours temporaires aux réformés n° 2. Cette proposition permet d'accorder à ces réformés des allocations qui ne devront pas dépasser 50 francs par mois.

La commission a ensuite adopté la proposition de loi tendant à faire bénéficier les mutilés de la guerre de la loi sur le bien de famille inaliénable : cette proposition sera incorporée à celle qui a pour but de faciliter aux mutilés l'accès à la petite propriété rurale.

L'appel de la classe 1888

Par dérogation aux instructions données relativement à l'incorporation de certaines fractions de la classe 1888, il vient d'être décidé que les agriculteurs et les viticulteurs appartenant à ladite classe ne seront pas convoqués jusqu'à nouvel ordre.

TRIBUNAUX

Le sultan de Zanzibar et son masseur

L'ex-sultan de Zanzibar, le prince Bashir-Ali bey, était poursuivi, devant la justice de paix du seizième arrondissement, par son masseur, en paiement d'une somme de 100 francs. Devant le juge, l'ancien monarque souleva une exception.

— Je suis ancien monarque, dit-il, j'ai abdiqué. Je dois bénéficier des immunités dont jouit un prince régnant. Je ne saurais donc être l'objet de poursuites en justice.

Déboulé, le prince soutint son moyen d'exception devant la première chambre du tribunal par l'organe de M^{re} Perdrigon, avocat anglais, contre M^{re} Jacques Cohen pour le masseur.

L'ex-sultan de Zanzibar a été condamné à payer les 100 francs réclamés, auxquels il devra ajouter 200 fr. à titre de dommages-intérêts.

Le meurtre de la cité Jeanne-d'Arc

Les époux Lachaise avaient pour voisin, cité Jeanne-d'Arc, Auguste Bouquin, âgé de soixante-cinq ans. Tous les dimanches les réunissaient, depuis neuf années, à la table de celui-ci, sans qu'aucune discussion fût jamais survenue.

Or, le 23 avril dernier, à 9 heures du soir, les époux Lachaise, quittant leur ami, regagnaient leur logement. Une querelle survenant entre les époux, Auguste Bouquin intervint pour ramener le calme dans les esprits quelque peu surexcités par un bon repas. Lachaise, armé d'un couteau, en frappa Bouquin à cinq reprises. Le malheureux expira le lendemain à la Pitié.

Jean Lachaise comparait, hier, devant le jury parisien. Après plaidoirie de M^{re} Albert Noël, il a été condamné à cinq ans de réclusion.

La circulation en automobile

La préfecture de police renouvelle les instructions qu'elle a données à diverses reprises concernant les formalités exigées pour voyager en automobile.

Elle rappelle que le territoire est, au point de vue de la circulation en automobile ou en motocyclette, divisé en trois régions (zone de l'intérieur, zone frontalière et zone des armées) et que nul ne peut circuler sans être porteur d'un sauf-conduit délivré par l'autorité compétente suivant la région.

Quant à la forme des demandes de sauf-conduits, elles doivent, quelles que soient la distance ou la destination, indiquer l'état civil et le signalement du demandeur, et être accompagnées d'une photographie de 4 c/m sur 4 c/m destinée à être collée sur le sauf-conduit.

Elles doivent indiquer également le numéro d'immatriculation de la voiture automobile ou de la motocyclette.

Les demandes doivent être accompagnées en outre de pièces justificatives d'identité et de domicile, et, pour les hommes âgés de moins de quarante-huit ans, du livret militaire.

A Paris, des formulaires de demande sont mis à la disposition des intéressés, à la préfecture de police (inspection générale de la circulation et des transports).

Les sauf-conduits temporaires ou permanents ne sont valables que s'ils portent la photographie et la signature du titulaire, ainsi que le numéro d'immatriculation de la voiture. Toutefois, ceux délivrés pour circuler uniquement dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise sont dispensés de la photographie.

Les étrangers qui veulent circuler en automobile doivent, à l'appui de leurs demandes, présenter leur permis de séjour. Pour circuler dans la zone des armées, ils doivent être munis d'un carnet d'étranger délivré par l'autorité militaire.

L'effort financier et la guerre

Jamais l'activité n'a été aussi grande sur tous les fronts, et, comme vient de l'affirmer le nouveau ministre de la Guerre de la Grande-Bretagne, l'offensive prise à l'Est comme à l'Ouest enlève à l'ennemi l'initiative des opérations.

Cette initiative, l'ennemi ne doit plus la retrouver, et pour qu'il en soit ainsi il faut que nos grands efforts soient soutenus, s'accroissent.

Au cours des derniers mois et pendant que nos héroïques soldats tenaient l'ennemi en échec devant Verdun, nous nous sommes renforcés : les armées alliées exercent une pression sur tous les fronts, et, comme le président de la République le proclamait récemment à la délégation des parlementaires des Colonies et des Dominions britanniques, « ensemble nous nous acheminons vers la victoire du droit et de la liberté ».

Nous devons apporter à l'Etat une aide constante et de plus en plus efficace : les besoins de la guerre sont toujours plus considérables, et nous devons y pourvoir. Le produit des Bons et des Obligations de la Défense Nationale sert à donner à nos armées tout ce qui leur est nécessaire.

Souscrivons donc à ces Bons et à ces Obligations avec les disponibilités dont nous pouvons disposer.

Hâtons-nous pour rapprocher l'heure décisive !

Lin-Carin
T^{re} Pharmacies

CONSTIPATION OBESITE
Maladies de la Vessie
Graine émoulinée hygiénique
M^{re} Sagitté, Tralcheur, Bourdès.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Le mort illustre

— Voilà, murmura d'une voix sourde Joseph Bastier, dès que le médecin fut parti, c'est ma fin, c'est l'échéance; mais le jour où je paie, je veux que tous les bureaux, toutes les caisses ferment. Il faut que le Paris des affaires, ce Paris que j'ai tenu comme j'ai voulu entre mes mains, assiste au départ du vieux Bastier. D'abord, l'enterrement aura lieu à la Madeleine. Il ne faudra pas regarder à la dépense. Tout le pourtour de l'église drapé, six chevaux à panaches, des massiers, ce qu'on fait de mieux, quoi. Et puis des fleurs, beaucoup de fleurs: de la musique, le premier maître de chapelle... Allons, prenez cela en note. Ah! n'oubliez pas non plus de faire venir les sociétés de bienfaisance, les groupements professionnels. Vous paierez le voyage du conseil municipal de ma commune, j'y tiens. Prenez donc un autre crayon, vous ne pourrez jamais vous re- lire.

Et tandis que son secrétaire, bonhomme à barbe blanche, fantôme d'être humain, dont Bastier s'était fait pendant quarante ans le bourreau, écrivait, le vieux roi du négoce, cinquante fois millionnaire, qui avait si longtemps tenu Paris entre ses mains, comme il disait, passa ses doigts décharnés sur sa face de hyène, mal rasée, coupée de regards aigus, puis grommela :

— Ah! le départ sera plus beau que l'arrivée, car je ne suis pas venu en sabots, comme tous ces imbéciles l'écrivent; les sabots, c'était bien trop cher : j'avais une paire de souliers de carrier, trouvée, éventrée, sous un banc, près d'une gare. C'est avec elle que j'ai débarqué à Paris, et, si je l'avais encore, je la ferais mettre sur un coussin de velours, entre mes décorations.

Il donna d'autres ordres, réglant sa mort avec prévoyance, ce sens des réalités, cet esprit de décision, qui lui avaient valu sur les marchés de Paris, de Londres et de New-York, le titre de Napoléon des affaires.

Depuis huit jours, une congestion lui tenait les poumons. C'était la mort proche. Il l'avait vu venir, pressentie, comme il soupesait du premier coup d'œil un homme à la côte, comme il jugeait les scrupuleux et les imbéciles, ces deux dernières espèces, selon lui, se confondant.

Le secrétaire, sous la dictée du maître, continuait d'écrire, lorsque la porte s'ouvrit, et Mme Bastier entra; le malade, d'un geste, arrêta son secrétaire, qui se levait, prêt à s'éclipser, et grogna :

— Qui t'a permis?..

C'était la première fois qu'elle montrait tant d'audace. Et l'homme d'affaires se mit à considérer d'un regard méprisant cette petite vieille au visage plus pâle que ses cheveux, dont la santé, la force s'étaient depuis longtemps fondées dans une terreur insurmontable.

— Je suis si inquiète, si inquiète, éclata la pauvre femme. Ah! si tu savais! continua-t-elle dans un sanglot.

Les sourcils froncés, le regard toujours hostile, Bastier lança brutalement :

— Eh bien, quoi, on ne peut pas toujours durer!..

Alors, des larmes jaillirent, coulèrent sur le visage fané de Mme Bastier.

— Songe donc, reprit-elle, voilà quinze jours que je suis sans nouvelles de nos petits-fils. Pierre est dans la Somme, Louis se bat à Verdun ou c'est, dit-on, l'enfer, et rien... rien!..

Elle poussait de petits cris plaintifs, et tandis qu'elle geignait, la colère, une colère bouillonnante, terrible, gonfla la poitrine de Bastier, mouillant son dos d'une sueur subite.

— Ainsi, quand, moi, je meurs, c'est d'eux que tu viens me parler! s'écria-t-il, défiguré par une haine si violente que Mme Bastier s'enfuit.

— Ah! cette guerre, cette sale guerre, s'écria Bastier.

La sale guerre... Oui, Bastier la haïssait, non pour les calamités, les malheurs, les deuils qu'elle traînait après elle, dans son immense filet sombre, mais parce qu'elle était l'événement mondial auprès duquel tous les autres, même la maladie du Napoléon des affaires, s'effaçaient, disparaissaient : grains de sable perdus dans la tempête. En d'autres temps, le moindre malaise de Joseph Bastier eût amené les reporters à sa porte, fait sortir des pavés les crieurs de journaux. Aujourd'hui, les feuilles n'étaient remplies que de batailles, aucune ne mentionnait même son nom.

Un matin, après une nuit durement agitée, il fit adresser une lettre aux directeurs de ses usines, les priant de venir. C'était un ordre formel. Des le len-

demain, tous se présentèrent. Dix hommes âgés, à l'air sévère, préoccupé. Quelques-uns portaient des vêtements de deuil, ou un brassard de crêpe sur une manche.

Bastier dicta ses volontés. Le jour de son enterrement, les ouvriers des usines seraient mis en congé, on leur paierait double salaire; de plus, il promettait, comme récompense, de larges subventions. C'était un marché : donnant donnant, car même dans la tombe, il ne voulait pas être dupé.

Les directeurs le laissèrent parler sans faire un geste, comme s'ils ne l'écoutaient point; à la fin, l'un d'eux, au visage énergique, coupé d'une grosse monstache blanche, déclara :

— Monsieur, nos ouvriers ne pourront pas quitter les usines; occupés à fabriquer des munitions, ils doivent travailler avant tout. Ce qu'il faut, c'est obtenir la victoire; le reste, le bien-être, l'argent... En ce moment, tout cela ne compte pas.

Les neuf autres acquiescèrent, hochant la tête. Alors, Bastier, frappé de stupeur, les renvoya. De tous ces hommes qui lui devaient fortune, considération, aucun ne l'avait plaint, ne s'était apitoyé sur son sort. Aucun n'avait déploré sa mort prochaine. La guerre, encore, toujours, s'était dressée entre eux et lui.

Il ne pouvait plus lutter. Lui, le Napoléon des affaires, venait de s'abattre sur le ring et de toucher des épaules.

L'apothéose qu'il avait rêvée, machinée, ces obseques solennelles, fabuleuses, avec six chevaux à panaches, les chants des prêtres, les draperies d'argent, les grandes flammes d'or, cette suprême revanche de parvenu, cette dernière victoire de la richesse, tout cela tombait dans le silence et dans le dédain. Alors, à quoi bon? Quelque effort qu'il fit, il lui faudrait s'en aller, ignoré, perdu dans la foule, comme lorsque ses souliers de carrier lui blessaient les pieds.

Joseph Bastier entra dès lors en agonie, mais n'ayant jamais commis d'acte inconsidéré, ni risqué la moindre dépense inutile, il reprit son testament, traça d'une main déjà crispée par le grand froid de la fin... « Désirant partir comme je suis venu, moi, Joseph Bastier, sain de corps et d'esprit, demande à être enterré dans le corbillard des pauvres... »

Jean Le T.

Théâtres

Comédie-Française. — Mercredi, en soirée, à 7 h. 45, le Demi-Monde.

An Trianon-Lyrique. — A 8 h. 1/4, ce soir mercredi, première représentation (repris) de *St Jéan*, opéra-comique en trois actes de Denney et Brétil, musique d'A. Adam. Pour cette reprise, MM. les intéressés, inscrits aux divers services de ce théâtre, seront reçus ce soir au contrôle sur présentation de leur carte.

MERCREDI 26 JUILLET

Comédie-Française. — A 7 h. 45, le Demi-Monde.
Opéra-Comique. — Relâche.
Athénée. — A 8 h. 30, Louie.
Apolon. — A 8 h. 15, *Atyp*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, le Châneau de la mort lente.
Gymnase. — A 8 h. 45, la Charrette anglaise.
Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, le Secret de Branson.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, la Revue.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, le Châneau.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, la Flamme.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Vieux de l'ant (Sacha Guitry, Charlotte Lysès); Ou allons-nous ce soir? (M. J. J. et dim.).
Renaissance. — A 8 h. 10, l'Hôtel du Libre Échange.
Trianon-Lyrique. — Relâche.
Variétés. — A 8 h. 30, la Revue et l'École du Piston.
Vaudeville. — Jules César. Tous les jours, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS
Omnia-Palace. — Forallura; Vieux papiers (comédie).
Actualités militaires.
Palais-Dramatique-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.
Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

LES SPORTS

HIPPIQUE

Les courses de Saint-Sébastien. — Résultats :

Prix du Veiger (handicap, 1.500 pesetas, 1.800 mètres). — 1. Ciro, à M. le comte de Torre Avias (Garcia); 2. Viernes, à la Jumenterie militaire (Marsh); 3. Karnak, à M. le comte de Lon Andrés (Rodriguez); 4. longueurs, trois quarts de longueur.

Non placés : Felina (Dave), Cancha (Hirons).
Mutuel : Ciro, gagnant, 19 fr. 0; placé, 9 fr.; Viernes, placé, 7 fr.

Prix de l'Avenir (5.000 fr., 1.000 mètres). — 1. Mégaphone, à M. W. K. Vanderhill (O'Neill); 2. Dizan, à M. J. D. Cohn (Stern); 3. Sonali, à M. T. P. Thorne (M. Henry); demi-longueur, 8 longueurs.

Non placés : Moulin de Frey (Stokes), Cordoba II (Brayton), Tragedia (Marsh), Only One (L. Bara).
Mutuel : Mégaphone, gagnant, 11 fr.; placé, 5 fr. 50; Dizan, placé, 5 fr. 50; Sonali, placé, 6 fr.

AVIATION

Double accident mortel. — Deux aviateurs, montant un biplan neuf, se sont tués aux environs de Dunkerque, la cellule d'acier s'étant détachée.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

M. Locatelli, le nouveau nonce accrédité auprès du gouvernement belge, quittera Rome incessamment pour rejoindre son poste.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du colonel Heller, directeur du Laboratoire central des poisons à Paris, officier de la Légion d'honneur, décédé à l'âge de cinquante-cinq ans, à Lyon.

De son lieutenant Alce Nizet, du 2^e régiment d'artillerie à pied, mort pour la France, âgé de dix-neuf ans, fils du docteur Nizet, aide-major à l'hôpital militaire du Grand Palais, et de Mme, née Eaton.

De M. Emile Thomas, chevalier de la Légion d'honneur, ancien banquier à Louvigny, décédé le 18 juillet à soixante-cinq ans, à Gorty (Meurthe-et-Moselle), père de M. Henri Thomas, capitaine d'artillerie, beau-père du lieutenant-colonel Boudhert, commandant d'infanterie, et de M. Paul Labbé, capitaine d'artillerie.

De sonnet sculpteur et peintre belge M. Rob. Wauters, qui prit part à la défense de Louge et d'Avoye, mort en Hollande, âgé de trente ans.

De Mme Rose Lorette, en religion Sœur Germaine, supérieure des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, directrice de l'hôpital de convalescents militaires de Saint-Loup, à Marseille, décédée victime de son dévouement aux blessés.

De l'écrivain et poète américain James Whitcomb Riley, décédé à Indianapolis, âgé de soixante-trois ans.

De l'abbé Casade, prêtre de l'école Rosset, décédé à l'âge de soixante-six ans.

De Mme Laspina, née de Tanzi, décédée à quatre-vingt-dix ans, à Bergerac.

Pour les renseignements, notices, réclames, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Polakowski, Paris. Tél. Cent. 52-11 — 0 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

BULLETIN COMMERCIAL ET INDUSTRIEL

du 26 juillet 1916

Grand unageux et temps brumeux, sans pluie par continuation. Peu de monde à notre Bourse, où l'on s'intéresse au rapport déposé à la Chambre au nom de la commission d'agriculture concluant à l'adoption d'un texte d'après lequel le blé-froment récolté en France à partir du 1^{er} août 1916 et pendant la durée des hostilités ne pourra être vendu ou réquisitionné à un prix supérieur à 133 fr. les 100 kilos.

On annonce, d'autre part, de l'Assemblée qui aura lieu demain des présidents des syndicats agricoles convoqués par M. Gillet, président du Comité national des grains, graines et fourrages, en vue d'examiner le régime qui sera appliqué pendant la prochaine campagne agricole commerciale. Une réunion a eu lieu hier à la Bourse de commerce pour préparer et rédiger l'ordre du jour.

Les affaires n'ont aucune importance en blés, futures et autres produits, sauf pour l'huile de lin, qui reste phénot demandée qu'offerte à 132 fr. et même à 132.50, en hausse de 2 fr. sur la dernière cote.

Aux Halles centrales, les arrivages sont réguliers et suffisants pour empêcher un nouveau relèvement des prix.

Les beurres sont en légère hausse : Poitou et Charente, 350 à 420 fr. les 100 kilos. Les œufs sont cotés en baisse, de 140 à 150 fr. suivant grosseurs. Fromages : camembert, 50 à 75 fr. le cent; brie, 26 à 55 fr. les dix, suivant qualité; coulommiers, 25 à 110 fr.

Les raisins d'Alger arrivent en mauvais état : les pêches, pas assez mûres.

On réclame à Paris une augmentation des viandes frigorifiées, à laquelle les colonies françaises devraient contribuer plus largement.

Au Marché de la Villette, les prix restent bien tenus. Bons bœufs et vaches vendus de 1.45 à 1.50; sortes ordinaires, 1 fr. à 1.35 le demi-kilo net, veaux vendus 75 cent, à 1.25 suivant provenance. Moutons, 1.80 à 1.90; bonnes sortes courantes, 1.40, parité au poids vif de 60 à 90 cent, le demi-kilo. Porcs, 1.20 à 1.30 le demi-kilo vif suivant qualité.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Dans une réunion tenue à la mairie de Meaux, sur la convocation de M. Lugol, maire, et sous la présidence de M. Gaston Menier, sénateur, les maires de l'arrondissement de Meaux ont, à l'unanimité, adopté un vœu tendant à la taxation uniforme des blés sur tout le territoire français.

La Chambre de commerce de Tunis a décidé de fonder dans cette ville une « Foire française permanente ». Cette exposition aura pour but de montrer aux négociants de la Régence les articles et produits français de tous genres, dont les Austro-Allemands inondent ce pays avant la guerre.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disp. 93, liv. 3 mois 91; électrolytique, 121; étain, compt. 166 1/4, liv. 3 mois 167; plomb anglais 73 3/4; zinc, compt. 53; argent, l'once 31 gr. 1.035 30 d. 1/8.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER

Rue de Bivoli, 53, PARIS 6

Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

'EXCELSIOR' RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

LES PETITES ANNONCES D'EXCELSIOR paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 30 lettres ou signes

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI

1 franc la ligne de 30 lettres ou signes.

Dame du monde ven. perdre fils mil. Verdun dés. pr avoir l'existence d'un pair pendant vacances. dame de confiance, lettrée, chaper. jeune fille, recherche. biblioth. Ec. Mme Lemaire, 20, rue Bertheaux-Dumas, Neuilly-sur-Seine. Dem. ser. des empl. ou ser. d'adm. Godinet, 37, rue Eug.-Carrère

Ouvrier peintre, capable et sérieux, dem. travaux: pose de tentures et vitrerie. — G. Robin, 217, rue de Tolbiac (13^e).

Couv. de p. ou s. d. d. au p. de pens. ou gouver. de fam. 125 ans. Ec. Mme Lemaire, 20, rue Bertheaux-Dumas, Neuilly-sur-Seine.

Bapt. es. let. 18 a. sér. dis. des. empl. public. précept. ou ser. de p. ou s. d. d. Prot. mod. Souvay, Remonchamp (Vosges).

Cult. propr. ref. ser. dem. place chef de cult. régiss. Ec. Mme Lemaire, 20, rue Bertheaux-Dumas, Neuilly-sur-Seine.

Empl. de confiance Paris ou environs, recherche par 12 monsieur, 41 ans, dévoué obligations militaires, marié, travaillant, dévoué à secrétaire particulier, intérim de patron, mobilisé, collaboration, représentation, commission, etc. expérience des affaires. Pourrait loger dans maison ou près bureau. Excellentes références. — Adresser offres et renseignements par lettre à M. L. DORY, 8, rue Jean-Jaurès, Paris.

GENS DE MAISON

1 franc la ligne de 30 lettres ou signes.

Concierges

Ménage 5 enf. dem. pl. concierge ou gard. propr. ou sol. M. Agé, 8, réf. Mari réf. 35 a. M. Gernez, Couzeix (H.-Vienne)

Cuisiniers

Cuisinier faisant ménage demande place. — Tessier, 12, chemin des Princes, Châtenay (Seine).

Bonne cuisinière, 30 ans, dem. place; tr. b. références; l'ais. un peu ménage — Emilie, 4, rue Cardinet, Paris.

Nourrices

Nourrice saine 25 a. dem. place. S'ad. M^{me} Vincent, 66, av. d'Iéna.

OFFRES D'EMPLOI

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.

Chauffeur auto. — Dr. Merle, Chapelle-aux-Pois (Oise).

On dem. un forgeron ou serrurier pr petites pièces; travail assuré. S'adresser : JACQUILLIOT, 131, r. de Paris, Troyes.

On demande OUVRIER pour entretien outillage et au courant de l'outil à découper. Inutile se présenter. Ecrire avec références. — Chaillet, 44, rue Voltaire, Paris.

On dem. homme ou une femme pour faire courses bicyclette. Importeur; b. références. Perret, 107, rue St-Lazare.

Chauffeur dem. bon salonnier, 35 fr. assurés la semaine et les cachets. — Adresse: Route d'Aubervilliers, 17, Pantin.

DAMES sans connaissances spéciales peuvent gagner part. tout. sans gêne, de 10 à 15 francs par jour en vendant nouvel article indispensable. — Ecrire : JOUANY, 39, rue du Tondu, Bordeaux.

PLANCAGE D'ARBEY, à Filécourt (Somme), demande un élève employé bien au courant du service.

MUTILES. Reenseignements. Placement. Rééducation professionnelle. A. N. M. G., 7, rue Paul-Baudry, Paris (VIII^e).

TESTAMENTS

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
Pour le faire soi-même et éviter les nombreux cas de nullité. Instr. et 39 formules, 5 fr. Revue Juridique, 1, sq. Maubeuge.

SUCCESSIONS, TESTAMENTS, PARTAGES

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
Avocat spécialiste. Ec. Revue Juridique, 4, square Maubeuge.

GRAPHOLOGIE

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
CARACTERE, APPETITES, etc., par l'écriture, 3 francs. Julien de la rhéologie, 2 à 7 h., 1^{er} 1. jours, dim. et fêtes, ou écrire : Mme Lx, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e arr.).

POUR LES ORPHELINS

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.

Province



EDUCATION et instruction d'enfants de 5 à 16 ans. Villa toujours fleurie. Simplicité, beauté.

Ecrire : M. et M^{me} EDOUARD LECOCQ
Juan-les-Pins (Alpes-Maritimes)

DIVERS

3 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
BEAUTE, secret de famille, revenant à 3 francs par mois. Mme Lx, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e arr.).

CAPITAUX

2 fr. 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
M^{me} Lx, 28, rue Vauquelin, Paris (5^e arr.).

ALIMENTATION

2 fr. 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
10 kilos HUILE D'OLIVE pure vierge extra, 1^{re} press. à 22 fr. le postal éco à domicile c. remb. — Léon Costa, à Tunis.
2 biles 1^{er} gd cru St-Emilion Chât. St-Georges role Pavie 1908; 2 bouteilles 1^{er} cru Saint-Emilion Chateau Pindeseurs 1909. 1.00 4 bouteilles France dom. c. remb. 15 francs.
4 An. CHATELLET, propr. Chât. Pindeseurs, à St-Emilion.

FAITES VOS CONSERVES

DE FRUITS, LEGUMES, VIANDES, ETC.

DANS LES Bouteilles en verre ou Boîtes métalliques

« PRATIQUE »

Système le plus simple et le meilleur.

Ordon et fabrication françaises Catalogue avec recettes franc

CH. ADJAS, 10, rue du Guignol, PARIS (XX^e)

VENTE ET ACHAT DE PROPRIETES

2 fr. 50 la ligne de 30 lettres ou signes.

Province

TOURAINE. Petit castel aux portes de Tours; riv., tram., électr., alg. 45.000 fr. MORIS, 21, Bd Henri-Loup, Tours.

Belle propr. à 80 km. de Paris, 12 p., communs, jard., herb. 3 h. 00 a. Prix 36.000 fr. — Boisselot, rue du Rocher, 50.



Près BORDEAUX, sur ligne P.-O., SPLENDIDE PROPRIETE rapport, agrément : chateau Louis XVI meublé, vastes bâtiments exploitation, cheptel important, 24 vaches laitières, eau abondante, vue étendue, 50 hect., 3 vignes, 2 folies, belle prairie, part toute beauté, plus-value probable, raison proximité extension port Bordeaux, 250.000 francs. Convendrait établissement rééducation agricole mutilés ou sanatorium : en ce cas, propriétaire ferait rabais 20 %. — Lemaire, chateau Morin, Bassens. Intermédiaires s'abstenir.

CHIENS

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
Gros chien, bouvier d'Alsace et min. 183, ch. : marron, noir, orange, sable, blanc; nombre, prix dir. chiens. Mlle Longeon, Lisleux.

Couple de chiens caniche à vendre, 5, rue Ernest-Renan, Issy.

Chiens de toutes races : luxe, utilité. Pension. — GALUT, 7, rue Victor-Hugo, Charenton. Téléphone 53.



MARETTE, ELEVEUR

Téléph. 925, à MONTREUIL (Seine), 131, Boulevard de l'Hôtel-de-Ville, à 7 minutes du Métro : Vincennes. 60 choix chiens policiers des races, 1^{er} âge, étalons sables, prix modéré. Chiens de guerre et fox ratters. Expéditions 1^{er} pays. Garanties sérieuses. Dressage à forfait. Pension hygiène. Chiens ouverts tous les jours. English spoken

AUTOMOBILES

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
Voiturette 8 HP très bon état, avec tous les accessoires, à vendre 2.000 fr. — CHAUVIN, 59, rue Planchat.

Hisp.-Suiza 15 HP 80x180 ref d'Espag., châssis long, tr. h. corp. 4 pl., état n^o 5 r^o Rudge A.V. Pressé. Ornon, 8, r. Académie, Paris.

CHEVAUX ET VOITURES

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
Coquet double poney bai 8 a. avec cob. baie 7 a., 1^{er} 45, à vend., 2 p. ou 3 p. cond. pr dame. Un céd. aussi 2^e chev hongres et ent^{re} en plein serv. Mlle Mercier, 9, av. Herbillon, St-Mandé (S^e).

APPARTEMENTS MEUBLES

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
Paris

Coquet apt ou garç^{on} : r.-de-ch. rich. moblé, salon, ch., s. à m., C. de b., eau ch., li. conf. 10, av. Colonel-Bonnet, pl. Chaplin (10^e).

COURS ET INSTITUTIONS

2 francs 50 la ligne de 30 lettres ou signes.
PREPARATION DES JEUNES FILLES AU BACCALAUREAT
Séries A, B, C, D.
INSTITUT FRANKLIN, 37, boulevard Saint-Michel.

OCCASIONS

2 francs la ligne de 30 lettres ou signes.
On offre

Réchaud gaz, four à rot. fermé, plat. spéc. 50 % écon. 40 fr. 10, fers à repass. 6 fr. Solde lustres gaz. Novita, 7, r. Gambey.

MOTO F. N. 4 cylindres 5 HP avec side-car, 1.000 francs. GOUJON, 2, rue Carpeaux, Puteaux.

SAVON de Marseille, 50 fr. la caisse de 50 k. net éco c. remb. Savonnerie C. Maillan, à Salon (B.-du-R.). Echant. cont. 0.75.

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXV

Une partie de chasse qui finit tragiquement

La pêche était sa passion favorite... Quand il pêchait il oubliait toutes ses misères... En puis, l'homme était quasi-solennelle pour lui. En effet, depuis plusieurs mois que ce céladé fantastique fréquentait les parages des deux ports, plus de cent fois des équipes de marins familiarisés avec l'emploi du harpon avaient essayé de capturer l'animal sans jamais réussir à l'atteindre...

Cela tenait à la fois du fantastique et du merveilleux...

Cette fois Jean était sûr de lui. Avec les harpons explosibles de Jean Argirb, le céladé ne pouvait échapper...

Jean, mettant sa main en abat-jour sur ses yeux, darda son regard dans la direction de la bête et fit mettre le moteur en quatrième vitesse...

Le canot volait littéralement sur les vagues à peine frangées d'une légère écume...

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

— Nous approchons !... Nous approchons ! s'écria le fils de Julius... Dans un quart d'heure nous serons à bonne portée de tir...

— Surtout, recommanda Juggler, ne gaspillons pas nos munitions... ne tirons qu'à coup sûr...

— Bah ! s'écria Jean, nous avons de quoi nous faire la main... douze harpons !... au troisième, le moustre sera à nous...

— Tiens, fit remarquer Smithy, on nous suit...

— Qui cela ?...

— Des barques !

— Tant mieux ! s'exclama Jean... Il y aura du monde pour applaudir à notre triomphe.

En effet, une demi-douzaine d'embarcations, dont trois munies de moteurs mobiles, du genre torpille, s'étaient mises à la poursuite du canot des jeunes gens.

Quant à la fameuse baleine, elle se livrait à de lentes évolutions sans se soucier autrement des marins-chasseurs...

Soudain, ayant sans doute conscience du danger qui la menaçait, elle plongea juste à la seconde où Jean, ayant pointé son canon-revolver dissimulé derrière le capot arrière du canot, s'appretait à lâcher son harpon meurtrier.

Notre héros poussa une exclamation de rage...

— Pas de chance ! s'écria Juggler, on était à bonne portée...

Jean, par prudence, fit mettre le moteur au ralenti et donner un coup de barre à gauche afin de couper la retraite au monstre et de le retrouver entre la côte et lui.

Mais la baleine demeura invisible, longtemps...

Une heure s'écoula, puis deux...

— Ah ! ça, qu'est-ce que cela veut dire ? fit Jean ; où est-elle passée ?... Vous ne l'avez point aperçue ?

Personne ne put répondre affirmativement. — Cependant, il lui faut bien venir à la surface pour respirer...

— Peut-être est-elle allée se réfugier dans quelque anse de la côte...

— Ou bien du côté de l'île de Poltow.

— Oui, en effet, elle affectionne plus particulièrement ces parages...

Jean fit mettre le cap sur un coin des falaises du domaine de Bradway...

A l'instant précis où le canot n'était plus qu'à un quart de lieue marine de l'île de Poltow, Smithy poussa un hurra : il venait d'apercevoir le céladé...

Alors, en une course folle, la prise en chasse recommença.

Elle devait durer plus de quatre longues heures. Cette chasse offrait aux lointains comme aux proches spectateurs un spectacle aussi imprévu qu'impressionnant.

Vers cinq heures du soir, Jean Wickerski avait tiré son onzième harpon sans atteindre la bête qui évoluait le plus tranquillement du monde.

— Au dernier ! hurla le fils de Julius en brandissant le douzième engin. Et cette fois, avec encore plus de soin que précédemment, il fit stopper le canot, pointa la pièce et fit partir la flèche mortelle...

Quelques secondes s'écoulèrent et, tout à coup, une détonation formidable déchira l'atmosphère ! La bête en tenait.

En effet, le harpon avait atteint sa victime en plein flanc...

Et la baleine disparut dans les flots entraînant derrière elle le fragile canot automobile qui, soudain, piqua du nez et s'enfonça.

Un cri d'horreur déchira la gorge de ceux qui venaient d'être les spectateurs de ce drame.

Avec une présence d'esprit vraiment remarquable, Jean et ses deux amis, ainsi que leur mécanicien et les trois matelots qui les accompagnaient, avaient sauté hors de l'embarcation.

Les barques furent lancées à toutes rames sur le lieu de l'accident...

Vente et location de BONS MEUBLES en tous genres fabriqués avant guerre. Travaux sur commande. — Fabricants Ouvriers réunis, 15, rue Piepus (Nation). Maison RYSTO. — J'offre un bon prix des vieux livres et vieilles correspondances. — J. Boles, 135, rue de Tolbiac, Paris.

VILLEGIATURES

La Mer.
LA BRETAGNE. Châteaux, Villas meublées. Hôtels recommandés.
La FRANCO-BELGE, 4, place du Commerce, NANTES Loire-Inf.

VILLERVILLE Le Grand HOTEL BELLEVUE est ouvert. Vue mer. 5^e mer. Od. jard. PAUL GARTIER, Dir. Ret. 5^e pl. ou 14, r. Monge, Paris.

PETITES DALLES. Furnished house and garden. Terr. facing sea. 2nd fr. month. season 600. L. Herbert, 3, D. Rennes, Paris.

YPORT (S.-Inf.). Villa mbl. sal., s. à m., cuis., 1 ch. m., 2 ch. d., aiel. w.-c., eau, jd. mer, 650 f. mois. Lacombe, Les Mées (B.-Alp.)

Reclamez-nous d'urgence

les exemplaires d'Excelsior qui manquent à votre collection. Nous sommes en mesure de fournir à nos lecteurs tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros épuisés de juillet et d'août 1914.

Joindre, par exemplaire demandé : Pour la France, année 1914, 0 fr. 20 ; année 1915, 0 fr. 15. Pour l'étranger, année 1914, 0 fr. 30 ; année 1915, 0 fr. 25.

ECOLE DE CHAUFFEUR-MÉCANICIENS reconnue la meilleure de Paris, la moins chère. Brevets militaires et civils. BELSER, 144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 98-40.

1.500 propriétés, villas, châteaux, etc., à vend. ou 1^{er} liste env. fco, Buisson, r. du Rocher, 56.



La Bourse de Paris

DU 25 JUILLET 1916

Le marché est toujours très calme, mais demeure bien tenu dans l'ensemble. Nos rentes sont irrégulières, le 5 0/0 poursuivant son amélioration de 90,70 à 90,75, tandis que le 3 0/0 est plus hésitant à 64,50 au lieu de 64,60. Aux emprunts étrangers, l'Extérieure espagnole est en progrès à 98,95. Fonds russes peu traités. Le Serbe gagne encore du terrain à 70,50. Les banques sont favorablement orientées : la Banque de France s'inscrit à 5.260 ; Banque de Paris, 1.140.

Chemins de fer soutenus : le Lyon, notamment, est en hausse de 10 points à 1.175 ; Est, 815. Lignes espagnoles calmes : Andalous, 391 ; Saragosse, 431.

Aux cuprifères, le Rio recule d'une dizaine de francs à 1.700, ne parvenant pas à conserver sa reprise de la veille. Valeurs diverses sans intérêt.

En coulisse, sud-africaines indécises : la de Beers fait 311 ; Rand Mines, 90,25. Enfin, les industrielles russes sont irrégulières : la Toulka passe de 1.168 à 1.192, tandis que la Bakou perd 20 francs à 1.860.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,13 ; Suisse, 111 1/2 ; Amsterdam, 214 ; Petrograd, 180 ; New-York, 560 1/2 ; Italie, 91 1/2 ; Barcelone, 598.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volnard.

Le gérant : VICTOR LAUVERONAT.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les propriétés détersives et antiseptiques qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

d'être admis dans les Hôpitaux de Paris, en font un produit de choix pour les usages de la Toilette :

Ablutions Journalières ;

Lotions du cuir chevelu qu'il tonifie ; **Soins de la bouche ;**

Lavage des Nourrissans, etc.

DANS LES PHARMACIES

Se méfier des nombreuses imitations



BRACELETS - MONTRES

Verres incassables

Acier ou nickel. 17 fr.

Heures et aiguilles laquées 22 fr.

Reposées en second et réglées.

Garanties 10 ans. Franco c. mandat.

A. MEYLAN, 29, rue d'Assolvi, Paris.

Le "REGYL" guérit maladies d'ESTOMAC

Laboratoires FIEVET, 53, r. Beauregard

anciennes La boîte 5 fr. c. mandat

MAUX D'ESTOMAC

digestions difficiles, palpitations, tiraillements, pesanteurs, insomnies, cauchemars, etc., tous ces maux sont provoqués par un mauvais fonctionnement de l'estomac, disparaissent en quelques jours grâce au régime du délicieux Phoscao, le plus parfait régulateur des fonctions digestives, le plus puissant des reconstituants. Le Phoscao régénère le sang et fortifie le système nerveux ; c'est pourquoi les médecins conseillent cet aliment végétal aux anémiques, aux convalescents, aux surmenés, aux vieillards. Son goût est exquis et sa préparation instantanée.

Le Phoscao ne constipe pas
FAITES UN ESSAI

avec l'échantillon envoyé gratis. Ecrire :

PHOSCAO

9, Rue Frédéric-Bastiat, PARIS



— Quel malheur qu'elle soit vidée !

Mais aucun des malheureux n'apparaissait... Happés par le remous, ils avaient disparu en grappe...

Allaient-ils périr ?... Mais non... Un soupir de soulagement gonfla les poitrines des sauveteurs : Jean Wierski, le premier, venait d'apparaître...

On se précipita à son secours... une bouée lui fut lancée vers laquelle il nagea désespérément...

Et bientôt, il fut hissé à bord d'une barque dans le fond de laquelle il se laissa tomber perdu d'émotion...

Sauvé ! il était sauvé !... L'image de miss Edith se profila dans la coulée de son regard...

Alors, il retrouva toute sa présence d'esprit et, hors de danger, songea à ses compagnons...

Aucun d'eux ne revenait à la surface... Jean sentit une sueur d'angoisse perler à son front...

Et, durant une heure, il dirigea les recherches... Rien !...

Seul survivant de la catastrophe, il n'avait plus qu'à pleurer ses amis...

A la nuit tombante tout espoir ayant disparu de retrouver les cadavres des naufragés, les embarcations reprisent le chemin de la côte...

Effondré à l'arrière de la barque, Jean monologuait à mi-voix...

— C'est affreux !... atroce !... et rien !... ni trace de mes amis, ni trace de cette maudite balaine...

Mais, tout de suite, il eut l'explication de la disparition du cadavre...

Touché par le harpon, il avait dû sombrer, entraînant le canot automobile à l'avant duquel était fixée l'extrémité du fil d'acier attaché au harpon...

La hâte, au fond de la mer était à son tour retenue par le poids du canot...

Jean frissonna...

Quelle horrible aventure...

Et il resta abîmé dans la douleur que lui causait la perte de ses deux plus fidèles amis et des braves gens qui avaient accepté de l'accompagner.

Soudain, une exclamation d'un de ses sauveteurs le tira de la prostration dans laquelle il était plongé :

— Un corps à bâbord !... C'était vrai.

A moins de cent mètres de la frêle embarcation, une forme humaine, bercée par les flots, venait d'apparaître...

Tout de suite la barque fila vers l'épave...

A l'aide d'une gaffe le corps fut amené jusqu'à la barque...

Bientôt, il gisait à côté de Jean, qui, se dressant d'un bond, s'exclama :

— Bradway !... Il tomba à genoux près du corps inanimé de l'Anglais, qui portait à la tête une blessure profonde...

Bradway au lieu de Smith ou Juggler !... Était-il mort ?

Jean arracha la veste de nuit que portait le maître de Pollow...

Il y avait du sang sur la chemise... Une plaie profonde à l'épaule...

— A force de rames !... Je crois que le cœur bat encore !... s'écria Jean.

Moins d'un quart d'heure s'écoula entre le moment où le corps avait été repêché et le moment tragique où Bradway fut déposé dans la cabine de sauvetage dans laquelle il avait été transporté...

Tandis que Jean faisait respirer des sels à l'Anglais, qu'un de ses sauveteurs lui introduisait entre les lèvres l'extrémité d'un tube d'oxygène, deux hommes couraient chercher du secours, un docteur...

— Ah ! grand Dieu ! pourvu qu'il vive ! haquetait Jean...

Tout d'abord tout espoir de ramener Bradway à la vie parut fou...

Cependant, sous l'action bienfaisante de l'oxygène, des sels, des frictions et des tractions rythmiques, le corps du noyé frissonna...

Un peu de carmin reparut sur ses joues... Le sang afflua au cœur... Les lèvres, de violacées qu'elles étaient, redevinrent rosées...

— Il vivra ! hurla Jean en proie à une folle émotion...

Un mince filet rouge s'échappa de la plaie que portait l'Anglais à la tête...

Il était sauvé !... Juste au moment où le fils de Julius poussait un cri de triomphe, un docteur entra...

Après quelques secondes d'examen, il déclara :

— Les blessures sont graves, mais pas mortelles... à condition que le blessé reçoive immédiatement les soins qu'exige son état... Où peut-on le transporter ?...

— A l'île de Pollow ! proposa un marin.

— Non... les mouvements de la barque lui seraient funestes...

— Chez Argih ! s'écria Jean...

— Oui...

Le docteur avait son auto... On y déposa Bradway, toujours évanoui... Jean s'assit à côté de lui...

En première vitesse, la voiture prit le chemin de la demeure du père d'Edith...

En moins de dix minutes l'auto fit le trajet qui séparait la cabine de sauvetage de la somptueuse demeure d'Argih...

A peine fut-elle arrêtée devant l'entrée du domaine de l'usurier que Jean bondit à terre, courut jusqu'à la loge du portier et réclama l'aide de celui-ci pour transporter le blessé...

Cinq minutes après, Bradway était couché dans un lit d'une des chambres du premier étage, à dix pas de celle de son ami...

(A suivre.)

Devant Verdun, lutte toujours très vive. -- Heureuses attaques françaises



EN EMBUSCADE DANS UN BOIS RAVAGE



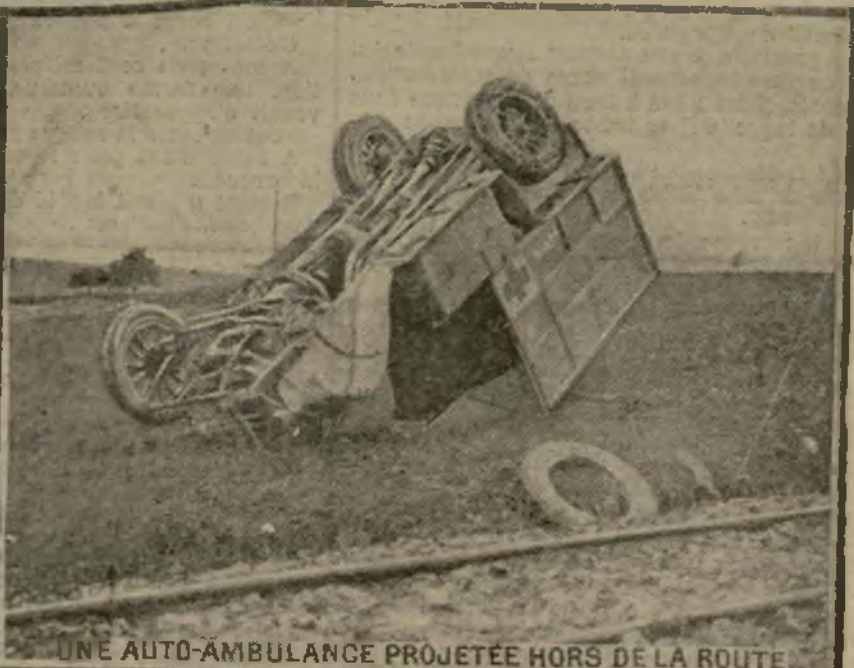
UNE PATROUILLE S'APPROCHE DES LIGNES



CONVOI DE PRISONNIERS CAPTURÉS PRÈS DE VERDUN



UNE AUTO-MAGNETO DANS UN TROU D'OBUS



UNE AUTO-AMBULANCE PROJÉTÉE HORS DE LA ROUTE

S'il n'est pas permis de dire que les Allemands ont perdu l'initiative des opérations devant Verdun, il est à remarquer que la situation a bien changé dans ce secteur depuis plusieurs semaines. Hier encore le communiqué signalait une nouvelle action héroïque de nos troupes qui, en enlevant une redoute à l'ouest de Thiaumont, capturèrent une quarantaine de prisonniers à ajouter aux huit cents tombés en leurs mains depuis une dizaine de jours.